

Essai de reconstitution d'une tola du site 1b de San Juan, Equateur

Yann Graber

Cette étude est l'aboutissement de six mois de fouille sur le site de San Juan, La Maná, et d'une période équivalente passée à l'étude des stratigraphies et du mobilier récolté dans cette tola. Elle n'aurait pu aboutir sans le soutien des directeurs de ce projet: Nicolas Guillaume-Gentil et Katherine Ramírez.

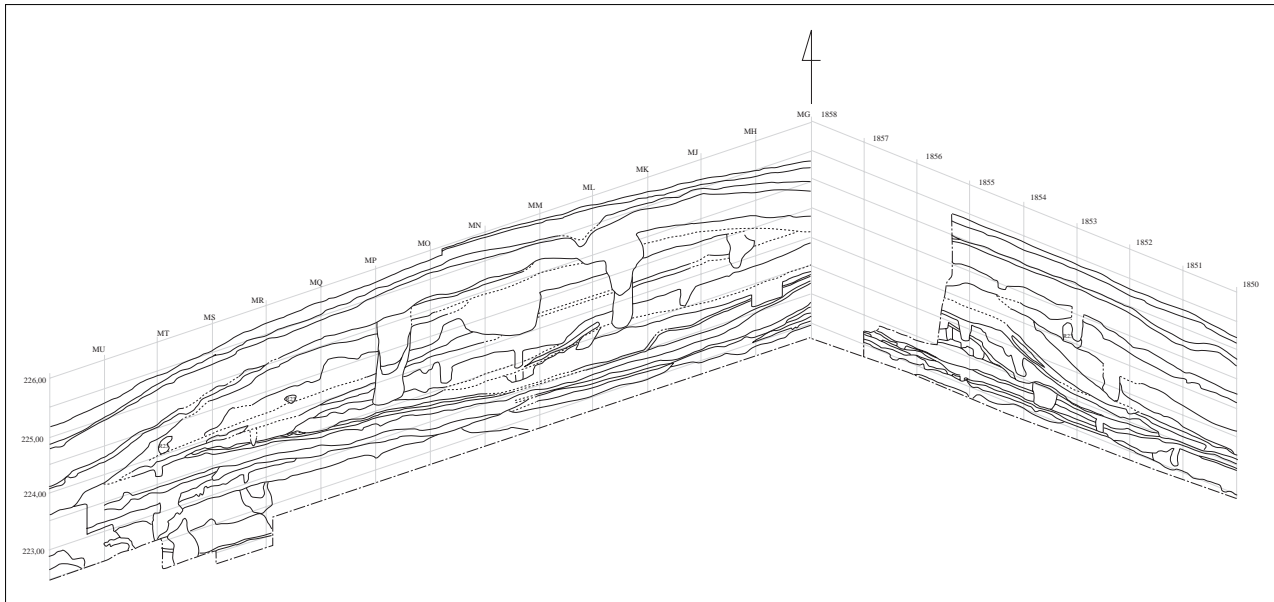
L'équipe du laboratoire du projet La Cadena-Quevedo-La Maná à Guayaquil (Fernando Mejía, Rosalba Chacón, Andrea Palacios, Zaida Rodríguez, Yolanda Merino, Christian Arguello et Wendy Alcivar) m'a offert une aide précieuse durant toutes les étapes de mes travaux. Une partie des plans présentés dans cet article a été réalisée par Christian de Reynier, archéologue au service des monuments et sites du canton de Neuchâtel. Je remercie enfin la Fondation Suisse-Liechtenstein pour les recherches archéologiques à l'étranger (FSLA) pour l'appui apporté à mes recherches et au projet tout entier.

L'essai qui suit tente une reconstitution des diverses phases d'élévation de la tola 45, ainsi qu'une attribution chronologique et culturelle des principaux épisodes de l'histoire du monticule. Il se base sur une détermination, la plus précise possible, des couches anthropiques et sur un examen attentif de quelques 5000 tessons replacés dans un contexte certain (soit un cinquième du mobilier total prélevé). De nombreuses incertitudes planent encore et certaines hypothèses avancées seront peut-être contredites suite à l'étude de l'ensemble des monticules.

Présentation

Par ses dimensions, la tola 45 est considérée comme le monticule principal de la rangée ouest du site de San Juan, La Maná. Sa forme et son élévation conservée indiqueraient déjà une importance spéciale à l'instar des tolas principales. Ces facteurs ont motivé sa fouille sur sa portion méridionale à partir de la tranchée radiale de référence de 1997. Le plan topographique de la terrasse indique aussi une extension occidentale plane qui la différencie de ses voisines. Cette plate-forme (naturelle?) n'a pas été fouillée, mais nous avons peut-être des indications stratigraphiques sous-entendant un aménagement intentionnel. Les décapages ont tenté de suivre naturellement le pendage des couches, mais la formation de ce monticule diffère de celle observée sur le reste du site, pénalisant de ce fait cette démarche. Contrairement aux tolas voisines, il présente une stratigraphie très complexe et la succession des différents remblais n'est, pourrait-on dire, pas classique. De nombreux réaménagements et déplacements de l'aire domestique parsèment son histoire et les traces de structures d'habitat ne sont pas équivalentes selon les niveaux, voire tellement succinctes qu'il est impossible de restituer un plan précis de certaines occupations. La position de la surface de fouille, à peine excentrée, pourrait aussi expliquer cette situation: le pôle important de l'installation se situant plus à l'est et au nord sur la plate-forme. Cela rendrait plus compréhensible l'absence de foyers dans toutes les couches supérieures de cette tola, à moins que des activités réellement propres à ce monticule, et ne nécessitant pas l'usage du feu, ne s'y soient déroulées. Les nombreux sceaux découverts en serait l'indice.

La seconde observation concerne les terrasses elles-mêmes. Les modalités d'élévation des tolas sur ce site sont diverses. La tola 50 présente une structure en escalier très claire. Les terrasses inférieures supportent des rénovations ultérieures qui engendrent une réduction sensible de la surface. La tola 41, quant à elle, paraît avoir



1 Coupe isométrique de la tola 45 dessin: Y. Graber & Ch. De Reynier

été construite d'un bloc grâce à un épais remblai sur lequel ne s'est superposé qu'un nombre restreint d'occupations (Guillaume-Gentil, 1999). Au contraire, le présent monticule a vécu une évolution toute autre. Un net recul de la plate-forme d'habitat, par rapport à la Plaza¹, se perçoit clairement à la lecture de la stratigraphie. Nous sentons une recherche de la part des habitants de ce site en vue d'une organisation spatiale d'ensemble. Si la position des deux tolas centrales ne semble pas avoir posé de problème, le monticule latéral 45 a été soumis à de fréquents déplacements qui ont conduit au plan symétrique (modèle régulier) conservé aujourd'hui. Nous ne pouvons généraliser ces considérations à d'autres sites du même type puisque seul le projet La Cadena-Quevedo-La Maná a tenté, jusqu'à présent, l'étude d'un tel complexe. Ces constatations sont néanmoins valables à San Juan. De là à prétendre que tous les modèles réguliers ont évolué par tâtonnements vers leur agencement final, nous ne nous y risquerons pas.

Le nombre des monticules présents (15 en tout) et leur taille présagent aussi de l'importance que ce village a pu tenir dans la région. A son apogée, il a d'ailleurs nettement débordé les limites des tolas. Le plan de maison découvert au sud (sondage 9, Graber, 2000; fig.58) prouve l'utilisation d'un espace beaucoup plus étendu tant dans les portions méridionale que septentrionale de la terrasse. Il serait tentant de penser que ce site fut l'un des pionniers dans l'évolution vers le modèle régulier en observant les restructurations qui ont affecté la tola 45. Cette planification aboutie, elle aura été copiée ailleurs. La prudence est de mise face à de telles hypothèses et d'autres recherches seront nécessaires pour connaître réellement les modalités qui ont conduit à la réalisation de ces villages et à la tradition des tolas.

Succession stratigraphique

Le profil stratigraphique se subdivise en 28 niveaux (fig.1). Chacun d'eux ne recèle pas une occupation propre² puisque les plus bas, à peine effleurés, paraissent stériles. De plus, dans les ultimes phases de la tola, une sédimentation naturelle semble avoir eu lieu puisque ces couches se rencontrent sur l'ensemble du site. L'histoire résumée dans ces couches est tout de même considérable puisque nous découvrons des traces anthropiques bien avant toute élévation de terrasses artificielles. Nous en déduisons que non seulement les modes d'installation (sur des élévations de terrain en berge de cours d'eau) ont persisté durant une longue période de l'histoire équatorienne, mais aussi que la tradition des tolas, changement structurel certes impor-

¹ La Plaza désigne le vaste espace plan entre les rangées de tolas; le recul mentionné est de l'ordre de 8 à 9 mètres pour la marge occidentale. Le côté est n'ayant pas été atteint lors des fouilles, il nous est difficile d'apprécier ce déplacement.

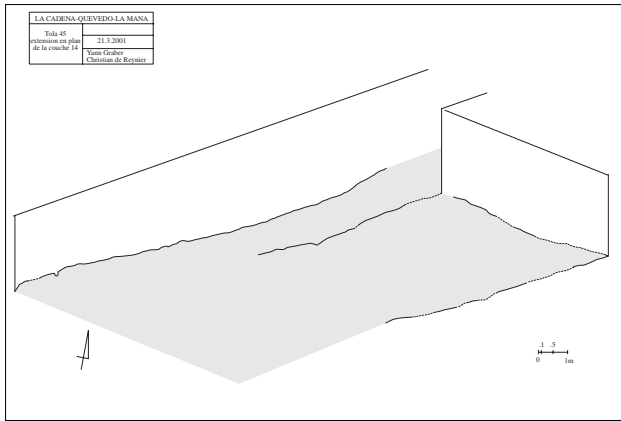
² au nombre de 16 (4 d'entre-elles sont incertaines au vu des vestiges succincts mis au jour dans ces couches)

tant, repose sur des villages beaucoup plus anciens. Nous diviserons l'évolution de cette tola en 4 séquences distinctes.

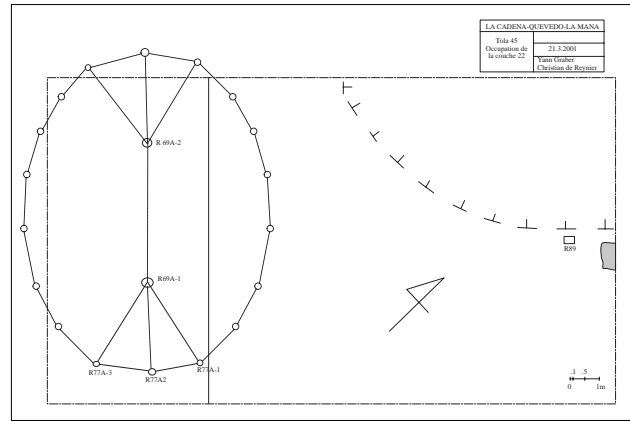
- Toutes les couches sous-jacentes au monticule forment le premier groupe qui contient des dépôts alluviaux et une série de téphras intercalés nous informant d'une période de violente activité volcanique. Selon les conclusions de l'étude des sondages (Graber, op. cit.), la terrasse naturelle n'existait pas dans son aspect actuel à cette période ce que confirme aussi le pendage des niveaux inférieurs de la tola 45 atteints lors des fouilles; ils indiquent une large cuvette, voire plus probablement un flanc de terrasse naturelle en bordure d'une rivière, au centre du site. Un premier comblement (anthropique?) s'est effectué sur sa marge ouest qui a servi de soubassement à l'aménagement en plate-forme artificielle.
- Le second ensemble comprend l'ultime occupation à même le sol, c'est-à-dire sans terrasse artificielle, et les restructurations postérieures, cette fois surélevées, de l'aire d'habitat jusqu'à l'alignement définitif de la plate-forme à la symétrie planifiée du site. Même si l'élévation des tolas nous apparaît de plus en plus restreint dans le temps (Chorrera – Développement Régional), l'idée des deux rangées parallèles entourant les deux monticules principaux n'a pas été pensée initialement dans son ensemble, mais découle d'une suite de réorganisations à mesure du développement spatial du site. Nous savons qu'au Chorrera et durant un laps de temps encore inconnu, les deux tiers de la terrasse naturelle étaient cultivés. Le village s'est développé du nord au sud et la tola 45 fût une des premières construites comme le prouvent les téphras qui mettent bien en évidence les aménagements initiaux (Guillaume-Gentil et Ramírez 1997, 1998, 1999).
- La séquence suivante se compose de 5 réaménagements successifs de la tola, parfois de grande ampleur au vu de l'épaisseur des remblais. Le monticule est, durant cette phase, parfaitement intégré à l'axe de la rangée occidentale du site. Le mobilier est très abondant et les structures d'habitat sont les plus complètes et complexes. La maison quadrangulaire de la couche 8 reste le changement formel le plus intéressant en égard aux plans ovales communs à toutes les autres époques. Il se retrouve d'ailleurs sur le monticule principal 50 ce qui nous offre une excellente relation inter-tola (Guillaume-Gentil, comm. pers.).
- Enfin, les 5 dernières couches sont présentes sur l'ensemble du site. Il s'agit d'une alternance de trois dépôts naturels et de deux téphras volcaniques. Ils indiquent la fin des réaménagements continuels affectant les monticules. Le site a atteint son agencement actuel et nous assistons à une baisse de la fréquentation de la terrasse jusqu'à son abandon définitif durant l'intégration, peut-être peu avant la colonisation espagnole de 1532.

Evolution de la terrasse

Les communautés pionnières à s'être installées sur la terrasse du site 1b n'ont pas eu recours aux plates-formes artificielles pour agencer leur habitat (fig. 2). Les 6 premières occupations de la tola 45 (couches 22, 18, 17, 16, 14 et 12) s'étendent à même le sol et, à l'origine, aux abords directs d'un cours d'eau. Les deux bras de rivière mis au jour dans les sondages situés au sud indiquent clairement que le réseau fluvial actuel est postérieur aux traces anthropiques initiales (Graber, op. cit.). L'hypothétique cuvette faisant face aux tolas 45 et 50, serait en fait une berge bordée au nord-est d'une antique terrasse naturelle sur laquelle se sont élevées les premières constructions. Cette dernière aura totalement disparu suite à la réorganisation environnementale donnant naissance au modèle régulier et au changement hydrographique que nous placerions au Chorrera ancien. En effet, à cette époque, la partie méridionale de la plate-forme est mise en culture, tout comme le nord. La rivière avait donc déjà changé son cours, laissant une zone plus ou moins plane et riche en dépôts alluvionnaires propices à son utilisation agricole. De nombreux canaux paral-



2



3

lèles (50 cm de largeur pour plusieurs mètres de longueur) sont creusés à des fins de drainage et ont aidé, dans un second temps, au défrichage de la terrasse après son abandon d'une durée indéterminée³. Au même moment, une petite terrasse est aménagée à l'emplacement de la tola 45. La succession stratigraphique est claire que ce soit dans ce monticule ou dans la tola 41: peu après cette occupation, une petite couche de cendres volcaniques jaunes⁴ recouvre toute la zone qui met parfaitement en évidence les structures initiales de l'agencement futur du site. Une fois enclenché le mouvement de terrassement, les rénovations se succèdent à cet endroit, amplifiant toujours plus le bord occidental des plates-formes artificielles jusqu'à l'obtention des grandes élévations que nous découvrons aujourd'hui. Certes, les tolas ne présentent actuellement plus leur aspect étagé originel puisque l'érosion les a affecté durant les siècles passés en les arrondissant et en amoncelant une partie des sédiments appartenant aux différents remblais en contrebas de chaque monticule.

Reconstitution des phases de construction de la tola 45

1 Phase pré-tola

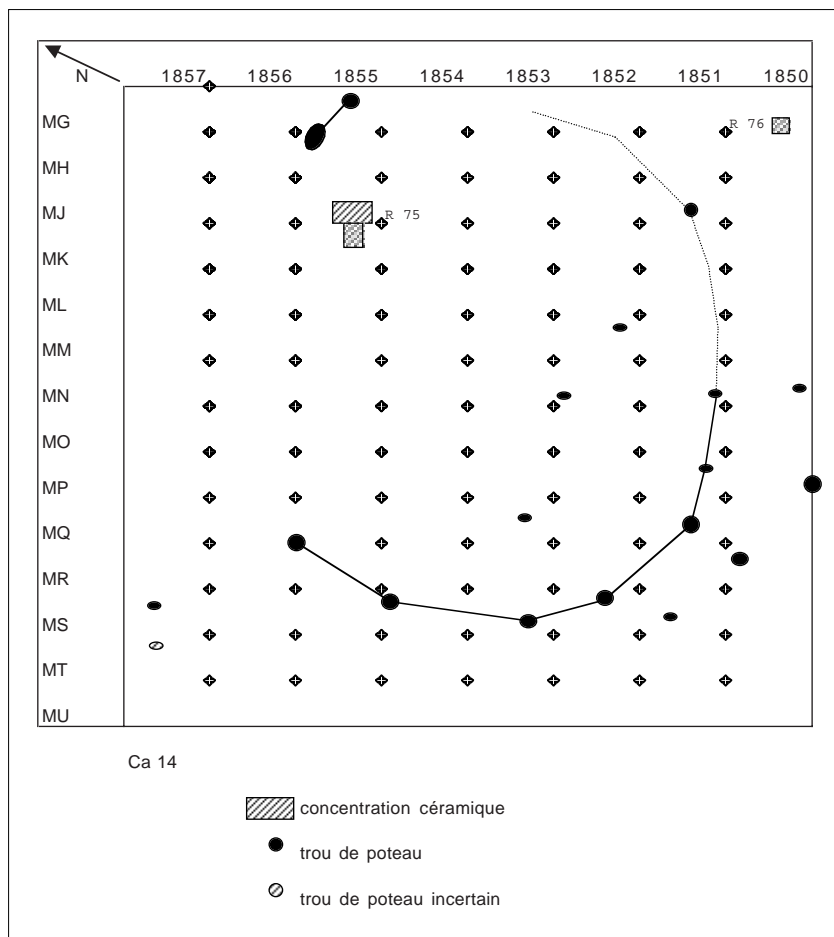
Dans les couches sous-jacentes au monticule, 5 occupations plus ou moins claires se succèdent. Les premières traces apparaissent à 2 m sous la surface du sol et 3 m sous le sommet de la tola. Cinq trous de poteau ont été mis au jour dont les deux principaux soutenant la charpente centrale de la maison (fig. 3). Le plan est ovalaire couvrant approximativement une trentaine de mètre carré. Aucune structure domestique n'est présente au sein de la surface ainsi délimitée. Par contre, plus à l'est, deux concentrations, l'une de céramique et l'autre d'obsidienne, sont apparues. La seconde, composée d'éclats et de lames soigneusement déposées au sein d'une petite fosse, est particulièrement intéressante puisqu'elle prouve une utilisation très ancienne (au Valdivia déjà) de cette matière première, utilisation jusqu'alors considérée avant tout comme Chorrera. Son dépôt en petite fosse prouve la valeur portée à l'obsidienne durant cette époque.

L'absence totale de foyer ou de traces domestiques quelconques (marque de céramique partiellement enterrée, vases en place, agencement interne de la maison, par exemple) surprend. Par chance, la stratigraphie (fig. 1) nous offre l'explication. Un net creusement anthropique postérieur à l'installation est visible sur la moitié ouest: une petite colline naturelle a été entamée sur tout son flanc est. La couche 22 présente une horizontalité artificielle (de 7 mètres de longueur) avant de plonger, puis révèle une marche très prononcée et de forme rectangulaire à l'ouest. Il s'agit de la première transformation réelle du milieu. Elle efface partiellement une occupation antérieure et met en évidence aussi un déplacement de l'habitat plus à l'est, vers la berge si celle-ci existe encore. Ce

³ Ces canaux sont apparus dans les sondages 9 au sud, en S4 au nord et sous la tola 41 vers le centre du site. Ils présentent une couche rubéfiée homogène de 2 à 3 cm d'épaisseur qui s'est constituée suite à l'amoncellement de plantes coupées et à leur brûlage (Graber, op. cit., p. 89).

⁴ Couche 12

- 2 Niveau d'occupation antérieur à la tola (Valdivia) dessin: Y. Graber & Ch. De Reynier
- 3 Plan de la première occupation (Valdivia) dessin: Y. Graber & Ch. De Reynier
- 4 Plan de la quatrième occupation (Chorrera ancien) dessin: Y. Graber



4

dernier se concrétise par 3 trous de poteau apparus dans l'angle nord-est de la surface de fouille (c'est-à-dire à l'autre extrémité en direction du centre du site), ainsi qu'une petite surface rubéfiée. L'absence de charbons suggère une structure de combustion posée à même le sol et nettoyée en fin d'utilisation. Une fosse a livré quelques céramiques éparses et très peu de lithique indiquant un dépotoir contemporain à l'occupation, à moins que le comblement n'ait eu lieu bien plus tard. Dès cette phase nous assistons à un va-et-vient est-ouest de l'habitat. malheureusement, à chaque fois, nous nous confrontons à l'impossibilité de restituer un plan précis des aires domestiques successives. Les rares trous de poteau sont marginaux à la surface sondée et suggèrent plus des structures s'étendant soit vers le centre du site, soit plus à l'ouest. Cette oscillation découle sans doute des caprices d'une rivière appartenant à un réseau hydrographique des plus instables. Les aménagements auront évité les zones inondées.

La situation change cependant pour l'ultime occupation de cette séquence. 10 des 15 trous de poteau mis au jour à ce niveau semblent tracer les limites d'une cabane ovale couvrant environ 42 m² même si le côté nord est incertain (fig. 4). L'axe de l'habitation a subi une rotation de 90° par rapport à la première maison mise au jour pour prendre une orientation est-ouest. Ses dimensions ont aussi augmenté de façon notable (environ 10 m²) et cela malgré une structure apparemment plus légère. Les poteaux centraux censés soutenir la poutre faîtière d'un toit à double pan n'ont pas été découverts. Deux concentrations de céramiques indiqueraient une aire domestique située dans la partie orientale, mais aucun foyer ne soutient cette hypothèse.

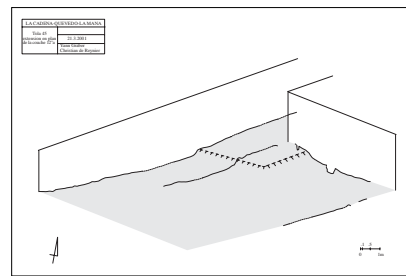
Deux téphras s'intercalent entre les occupations⁵. Le premier (téphra 5 de couleur grise) met bien en évidence une légère butte en direction du centre du

⁵ Couches 13 et 15

site (derniers mètres à l'est de la stratigraphie nord de la tola 45). À peine effleurée par les décapages, nous ne pouvons l'interpréter avec certitude comme une ébauche de terrasse artificielle. La forme en escalier n'est pas marquée et nous doutons réellement que l'érosion ne l'ait altérée en si peu de temps puisque dans toute l'histoire du site, les occupations semblent se succéder à un rythme soutenu. De plus, les traces d'habitat ne se concentrent pas dans cette zone comme nous le constatons grâce au plan de maison du niveau immédiatement postérieur. Le téphra suivant scelle cette séquence. Il pourrait correspondre à un événement majeur de l'histoire volcanique du pays du fait de l'épaisseur de cendres encore conservée (10 à 25 cm) ayant peut-être entraîné un abandon de courte durée de la terrasse. Cependant, le pendage des couches à l'ouest a toujours tendance à accumuler les sédiments au sein de la dépression.

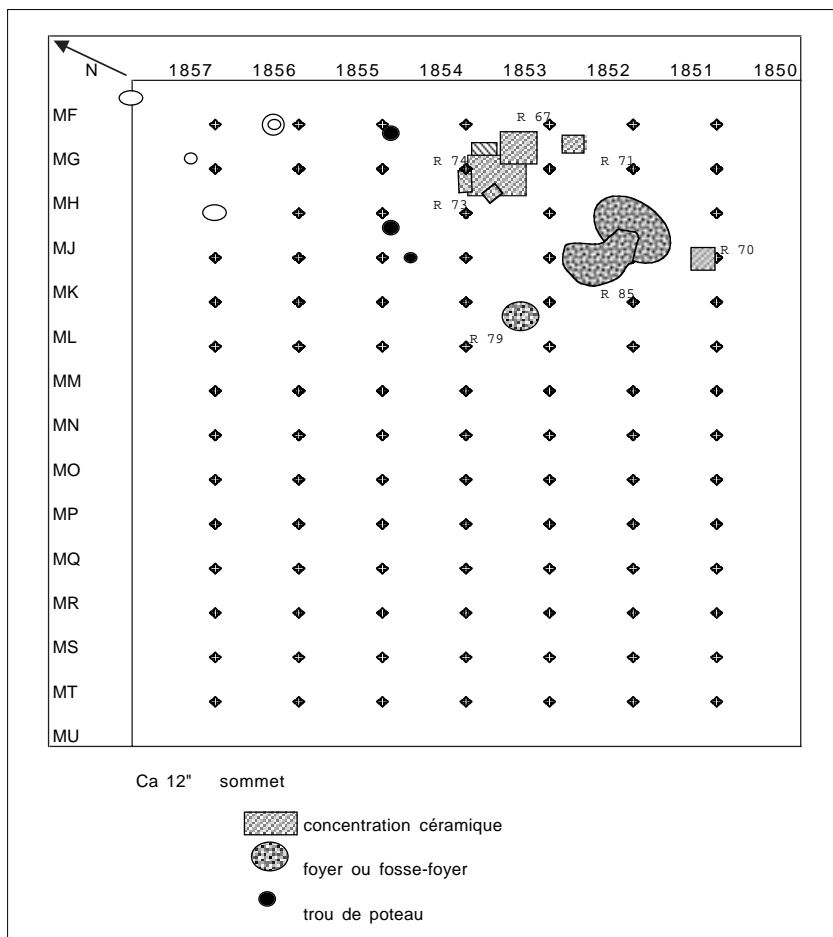
Cette période tourmentée n'empêche cependant pas la recolonisation du site. Deux occupations se suivent, l'une à même le sol et la seconde sur la première terrasse réelle de la tola 45. Les vestiges se concentrent d'abord dans l'angle sud-est de la surface de fouille sous forme de 8 trous de poteau et de trois structures de combustion. Une double fosse présente des parois rubéfiées sur 2 à 3 cm d'épaisseur évoquant une utilisation à haute température. L'hypothèse d'un four de potier nous est suggérée par une anomalie duale identique découverte dans l'occupation postérieure. D'usage peut-être unique, il fût complètement nettoyé. Un dernier foyer (R 79) est apparu plus à l'ouest. Sa coupe a révélé deux utilisations successives. À l'origine il ne s'agit que d'un trou au fond duquel a été placée une grosse pierre qui s'est altérée thermiquement. Les parois sont bien rubéfiées et une épaisse couche de cendres pures en tapisse la base. La fonction culinaire de ce foyer ne fait guère de doute puisque la pierre devait soutenir une céramique de grande dimension servant à la cuisson des aliments. Un nouveau déplacement de la structure d'habitat semble avoir eu lieu vers le sud comme en témoignent les 3 trous de poteau rencontrés dans cette zone. 5 piquets ont soutenu soit une extension protégée du lieu de travail en relation directe avec l'habitat, soit une construction légère et indépendante située au nord de la maison.

Peu après intervient un réaménagement complet de l'habitat (fig. 5). Il profite de la légère butte naturelle déjà existante pour y asseoir une première plateforme artificielle sur laquelle apparaissent 5 trous de poteau dont trois semblent tracer l'axe central d'une maison. La situation de la surface de fouille n'a permis de mettre au jour que l'angle sud-ouest. Cette marginalité nous impose la plus extrême prudence quant à nos conclusions concernant le type de construction qui a été adopté durant cette phase. L'extension réelle de la terrasse artificielle nous échappe également, mais selon la stratigraphie, sa marge orientale fût endommagée par les prélèvements de sédiment nécessaires aux restructurations postérieures. Au pied de la terrasse s'étalent diverses concentrations de céramiques (vases presque complets, mais très fragmentés, fig. 6). Elles désignent clairement une aire d'activité en dehors et en contrebas de la cabane. Deux fosses-foyers confortent encore cette interprétation. L'une d'entre elles (R 84) a livré un bel aménagement interne constitué d'une strate de lamelle de trachyte soigneusement agencées supportant des blocs de roche ignée posés pêle-mêle. Les nombreux fragments de céramique, ainsi que l'organisation intérieure ont favorisé l'hypothèse d'un four de potier. En effet, le lithique du fond de la fosse sert à la conduction de la chaleur. Les hautes températures atteintes se prêtent mal, selon nous, à la cuisson des aliments. De plus, une connexion a été mise en évidence en plan avec une fosse voisine qui présente également une épaisse couche rubéfiée et des charbons. L'absence de cendres dans la première anomalie nous conduit à penser qu'il s'agit d'une chambre de cuisson au



5

- 5 Première terrasse d'occupation (Chorrera final) dessin: Y. Graber & Ch. De Reynier
 6 Plan de la première occupation en terrasse (Chorrera final) dessin: Y. Graber



6

sein de laquelle était entreposée les poteries. Elle était reliée, presque paroi à paroi, avec le foyer proprement dit qui fut nettoyé par la suite.

L'homogénéité des dépôts et la rapidité avec laquelle se succèdent ces deux occupations prouvent bien qu'il s'agit du même groupe humain qui a changé son mode d'installation. Nous avons mentionné les multiples déplacements de l'aire d'habitat qui ont ponctué la vie de la communauté durant les phases initiales de la colonisation de la terrasse naturelle, déplacements sans doute imposés par les crues de la rivière voisine. La constitution d'une surface à peine surélevée (30 cm environ) protégeait déjà des inondations, même si, à cette époque, un système de canaux parallèles avait été creusé à des fins de drainage destiné aux cultures.

Tout s'interrompt suite à une nouvelle éruption volcanique qui dépose une fine couche de cendres jaunes. Ce téphra (le troisième) se détache clairement dans la stratigraphie, mettant en évidence la marche créée par la première terrasse. Il recouvre aussi le foyer R 79, scellant la réutilisation de cette structure de combustion. Le trou originel a été partiellement comblé ne laissant qu'une petite dépression pour protéger le feu. À nouveau, une grosse pierre fut déposée sur son fond pour soutenir une marmite. Grâce à cette cinérite, nous pouvons donc certifier de la contemporanéité de l'installation sur la première terrasse et la seconde utilisation de ce foyer. L'éruption a dû provoquer l'abandon du site. La stratigraphie ne fournissant aucune indication à ce sujet, ce sont les canaux de drainage qui présente une fine strate de sédiment rubéfié qui ne correspond guère à leur vocation. Nous pensons qu'un défrichage important de la terrasse naturelle a eu lieu lors du retour de la communauté. Selon une pratique encore actuelle, les plantes ainsi coupées sont amoncelées en tas allon-

gés, puis brûlées. Ces canaux, encore connus des habitants, auraient été utilisés pour cette fonction (Grabert, op. cit.).

2. Ébauche de la tola

L'aire couverte par la terrasse artificielle s'amplifie vers l'ouest (comblant en partie le chenal) et vers le sud. Cette évolution perdure lors des deux phases postérieures, jusqu'à la constitution de deux plates-formes voisines soutenant chacune une habitation. L'une est constituée par un remblai et l'autre résulte de l'aplanissement de la butte naturelle, déjà entamée auparavant, mais toujours présente à cette époque (fig. 7). Les deux terre-pleins sont séparés par un petit canal qui se perd dans le pendage des couches au sud-est. Deux concentrations de céramique indiquent une zone de rejet au pied de la terrasse

Les traces d'habitat, rares et désorganisées dans les deux rénovations précédentes, augmentent. À l'est, les 9 trous de poteau ne révèlent aucun plan défini, mais cernent un foyer circulaire en fosse, découvert en 1997⁶. À l'ouest, une ligne de poteau de gros diamètre détermine l'axe d'une structure d'habitat ovale couvrant environ 25 m². une grande quantité de piquets garnit l'intérieur. Ils peuvent correspondre à de petits aménagements internes ou, pour certains d'entre eux, appartenir à la couche supérieure⁷ (fig. 8).

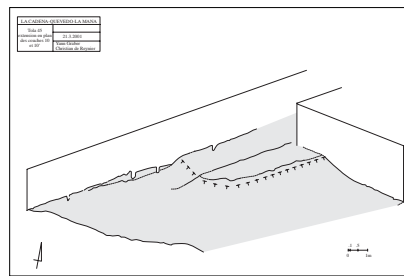
3. Ultimes aménagements

Cette phase débute par un premier remblai qui recouvre la petite terrasse orientale en reprenant sa marge est. Il comble le chenal et s'avance au-dessus du nivellement occidental. Si ces travaux sont clairement visible en stratigraphie, il en va tout autrement des structures d'habitat. Aucun plan ne ressort des 15 trous de poteau mis au jour. De plus, un groupe marginal, au sud et en contrebas, indiquerait une construction sur le bord de la plate-forme, situation surprenante si l'on considère que le pôle d'activité principal se situe maintenant sur la terrasse même.

Un téphra, contemporain de la nouvelle cinérite signalée au sud du site (Grabert, op. cit.) scelle ce niveau. Il n'est présent que dans le profil sud de la tola 45. Nous en déduisons un nettoyage postérieur de la surface d'occupation, ainsi qu'un prélèvement de sédiment en vue de l'amplification de la nouvelle terrasse. Cela explique la présence de nodules gris dans la couche 8, alors que les niveaux volcaniques profonds de ce type n'ont pas été entamés.

L'aménagement suivant est impressionnant (fig. 9). Non pas qu'il bouleverse grandement le schéma évolutif du monticule, mais par le type architectural qui repose sur la plate-forme aménagée. Le centre de la terrasse antérieure n'est guère transformé puisque seule une fine couche de sédiment (5 à 10 cm) s'y superpose. Il pourrait s'agir de l'accumulation due à l'occupation elle-même. Par contre, les remblais latéraux orientaux accentuent l'impression de marche. Ils supportent une construction rectangulaire unique dans l'histoire de cette tola.

Pour une raison encore inconnue, le plan ovale commun à la majorité des occupations a muté. Un muret d'argile compacte, conservé sur une cinquantaine de cm, cerne une superficie de 40 m² environ⁸. La portion intacte est peu élevée, cependant une zone de sédiment identique recouvrant tout l'espace occidental de la surface de fouille souligne l'effondrement partiel de cette structure. Au sud, où le pendage est plus accentué, des pans entiers de mur se sont écroulés. Cette construction était donc, initialement, beaucoup plus haute. Les trous de poteau qui la ponctuent soutiendrait l'idée d'une paroi de maison. Pourtant, à 1 m vers l'intérieur, une rangée de poteau de gros diamètre délimiterait l'habitation proprement dite aussi matérialisée par une préparation de sol au centre. Sur le versant faisant face à la Plaza, ce mur s'arrête à 1,5 m du second



7

⁶ La description de cette structure est sommaire, mais semble en partie correspondre à celle décrite pour la fosse R 84.

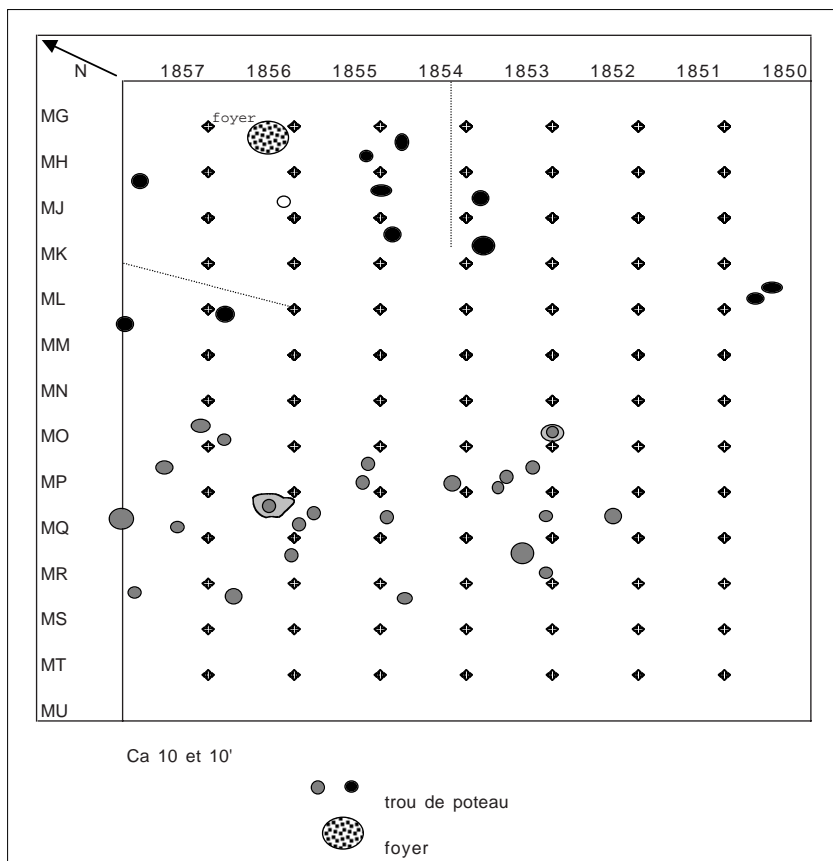
⁷ En l'occurrence la couche 7 qui se superpose directement à cet endroit.

⁸ Cette surface correspond à l'aire fouillée. Dans ces conditions, nous pouvons supposer une continuation de même ampleur vers le nord, soit une superficie réelle avoisinant les 80 m²

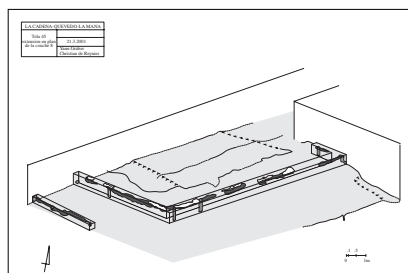
7 Plan des terrasses artificielles jumelles (Chorrera final) dessin: Y. Graber & Ch. De Reynier

8 Plan de la neuvième occupation (Chorrera final) dessin: Y. Graber

9 Plan de la structure rectangulaire (onzième occupation; Développement Régional) dessin: Y. Graber & Ch. De Reynier



8



9

angle mis au jour et ménage une large ouverture. Visible dans la stratigraphie est, l’empreinte montre aussi une continuation du côté sud de cette structure, vers le centre du village, bordant sur une longueur indéfinie l’accès à la maison. À l’autre extrémité, un petit muret moins bien conservé est apparu. Il recèle deux marques de poteau. De composition identique, il n’a pourtant pas de lien clair avec le quadrilatère central. Il a été interprété comme une division spatiale de l’habitat. cette hypothèse s’avèrerait probable si cette structure, dans son ensemble, correspondait vraiment aux parois en clayonnage d’une maison, ce qui ne semble pas la cas vu la rangée de poteaux intérieure découverte. Deux constructions du même type ont dû se succéder sur la plate-forme sans que celle-ci ne soit réaménagée. Un léger déplacement aura laissé les restes du mue antérieur s’éroder petit à petit.

Au sud et à l’extérieur de la structure en cordon, les sédiments sont meubles et remaniés. Ils désignent le comblement progressif, en 4 étapes, d’une petite cuvette naturelle. Ces rejets latéraux ont légèrement aplani l’espace séparant la tola 45 de sa voisine méridionale. À la fin de cette occupation, une fosse rectangulaire est creusée. Ses parois, verticales et le soin porté au creusement supposent une fonction précise. Pourtant, aucun vestige probant, bords rubéfiés ou restes charbonneux, voire céramique, ne la précise. À moins d’un nettoyage complet, nous ne voyons aucune explication à sa présence dans une zone de rejet.

Ce changement architectural se rencontre dans la tola 50 où, à nouveau, il n’a été choisi que durant une courte période (Guillaume-Gentil, 2000). La ressemblance est saisissante avec un modèle architectonique en céramique provenant de Cochasqui, site de la Sierra septentrionale équatorienne (Echeverría, 1983, 204; d’après Wurster, 1981) et cela même si l’attribution culturelle de cet exemple serait à peine postérieure. Juché sur trois plates-formes successives, un mur en argile entoure un espace rectangulaire au centre duquel s’élève une

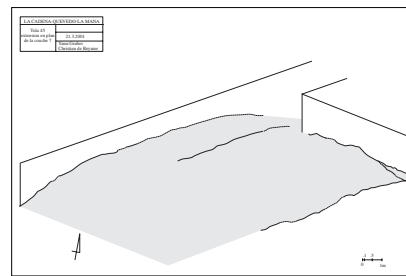
construction circulaire au toit arrondi. Une telle structure centrale est absente du site de La Maná. Par contre, le rapprochement est frappant concernant le pourtour. Les comparaisons interrégionales et surtout une chronologie précise à l'échelle nationale manquent encore pour autoriser de telles relations. Ces maquettes se rencontrent dans d'autres cultures, sur la côte équatorienne notamment, et représentent même de manière suggestive, des habitations de «chefs administratifs ou de sacerdotes», voire des temples (Echeverría., op. cit., 202). Sans trop nous avancer, cette innovation, à un moment où le site semble avoir atteint son aspect définitif et sur deux monticules importants, indique tout de même qu'une place privilégiée aura été octroyée à ces deux tolas. Nos connaissances de ces peuples sont encore trop succinctes⁹ pour y voir l'émergence d'une caste dirigeante, émergence se matérialisant sur le terrain par des réaménagements d'ampleur tels que ceux décrits auparavant.

Cette architecture est toutefois vite abandonnée comme le souligne le positionnement des trous de poteau des couches suivantes. De plus, le recours au clayonnage n'est plus attesté. Un gros remblai, particulièrement dans la portion occidentale de la terrasse, se superpose ou plutôt nivelle cette structure en réutilisant partiellement les sédiments compacts des murs. La plate-forme ainsi constituée, horizontale à l'origine, a été très perturbée par la suite. L'irrégularité de la couche à l'ouest et une grande fosse prouvent l'intense utilisation et même la quasi destruction de cette terrasse. La stratigraphie nord révèle, à ce niveau, deux anomalies profondes qui s'enfoncent dans les 5 ou 6 couches sous-jacentes. Interprétées comme les trous de poteau centraux d'une maison, leur diamètre (près de 80 cm) paraît énorme pour une construction s'étalant sur une surface somme toute réduite. Ils indiquent un axe est-ouest possible pour une cabane située sur cette plate-forme, mais qui ne correspond plus avec les traces mises au jour dans la couche suivante. Leur réutilisation semble peu probable, mais un enlèvement lors du grand réaménagement postérieur peut avoir laissé ces marques confondantes.

La nouvelle terrasse (couche 7) concorde avec l'ultime élévation artificielle de la tola (fig. 10). Les nombreuses structures mettent en évidence le sol d'habitat le plus riche de toute la séquence. 10 des 21 trous de poteau de ce décapage semblent tracer un plan ovale de maison d'axe nord-sud, bordée sur sa façade méridionale par une rangée supplémentaire de pieux alignés indiquant une palissade (fig. 11). Les poteaux restants participent sans doute de divisions internes de l'espace domestique ou d'aménagements aux abords des aires d'activité. En effet, ils se concentrent à chaque fois aux environs immédiats de grandes concentrations de céramique et d'une fosse (R 32).

L'idée d'une division sexuelle des maisons est généralement acceptée¹⁰. Dans ces conditions, ces vestiges représenteraient le côté féminin de l'habitat dans lequel se déroulaient les activités culinaires et, peut-être, artisanales. Cependant, l'absence de foyer, à part une tache ovale fortement rubéfiée, mais de très petite dimension, et une anomalie charbonneuse (R 31 et 46) ne soutient en rien cette hypothèse. Une série d'assemblages céramiques et lithiques entoure l'habitation et montre clairement l'emplacement de la zone de rejet aux abords. Les concentrations intérieures présentent une composition homogène de tesson appartenant à un petit nombre de vases. Leur destruction s'est opérée in situ sous le poids des sédiments postérieurs. À l'extérieur, par contre, l'hétérogénéité règne confirmant ainsi le lieu de débarras des objets cassés ou tombés en désuétude.

Cette occupation est scellée par une couche de 10 à 20 cm d'épaisseur, limono-argileuse, très sombre¹¹. Sa couleur presque noire démontre une forte concentration en matières organiques correspondant à un niveau humique. Un



10

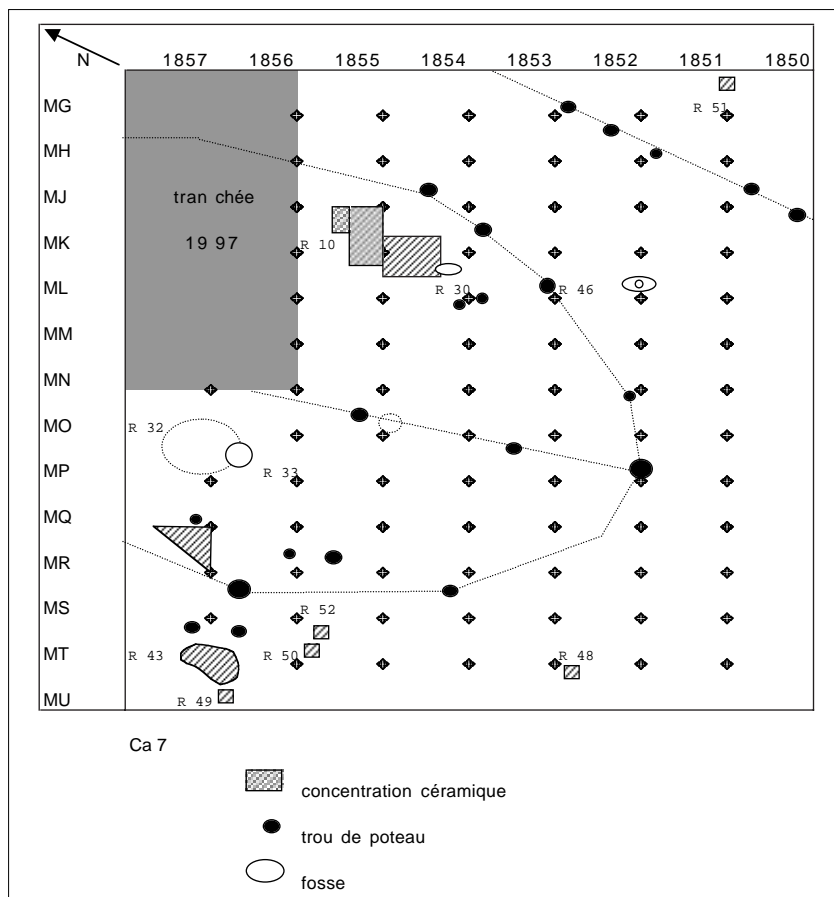
⁹ Particulièrement dans cette région largement délaissée jusqu'à présent par les recherches archéologiques.

¹⁰ Les reconstitutions de maisons amazoniennes traditionnelles des cultures Shuar et Ashuar (parc ethnobotanique de Puyo, province de Pastaza) montrent de petits aménagements intérieurs à l'aide de piquets s'appuyant sur un des poteaux centraux. Ils soutiennent des vases aux alentours du foyer. D'autres céramiques, de stockage, sont posées à même le sol. Pour plus d'information à ce sujet, voir aussi: BIANCHI, C. et alii, *Artisanías y técnicas Shuar*. Quito, Abya-Yala (Mundo Shuar), 1982.

¹¹ Couche 6

10 Dernier réhaussement anthropique de la tola (Développement Régional) dessin: Y. Graber

11 Plan de la treizième occupation (Développement Régional) dessin: Y. Graber



11

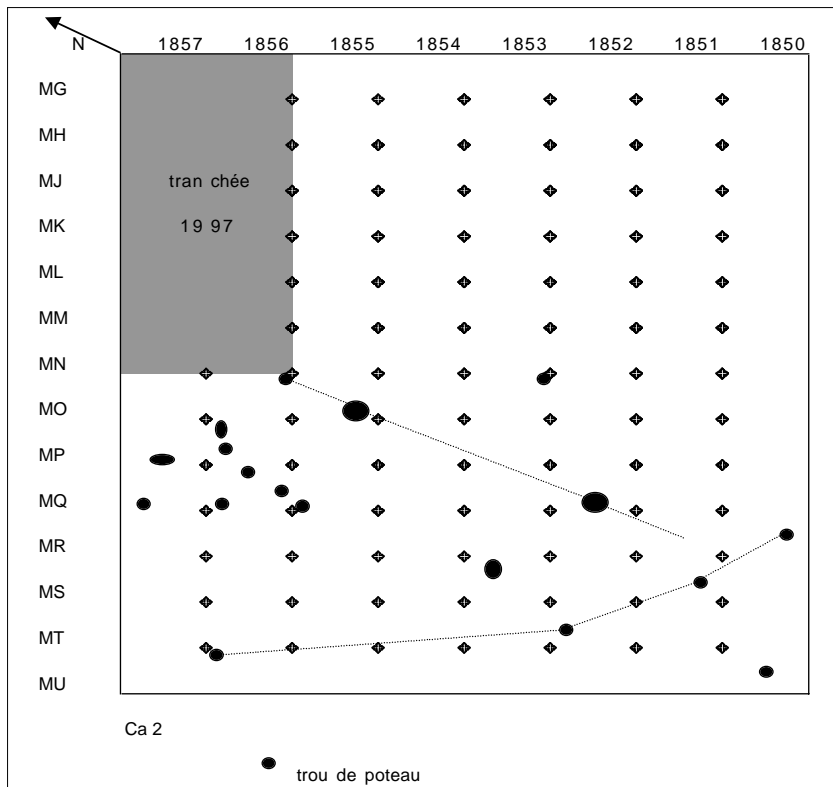
abandon du site est donc survenu, abandon inexplicé et soudain à témoin les vestiges laissés en place au sein de l'habitation. Pourtant aucun événement volcanique, cause la plus probable de départ, n'est survenu à ce moment. Il n'intervient que plus tard en se déposant sur le paléohumus.

4. La réutilisation des tolas

Les cinq couches appartenant à cette phase se retrouvent sur l'ensemble du site. Elles démontrent des principes de déposition naturelle et prouvent l'arrêt de la construction des monticules. Aucun prélèvement de terre ne s'effectue à des fins de réhaussement. Les modalités d'occupation se résument donc à la réutilisation des tolas déjà existantes.

Cette séquence débute par une éruption difficilement attribuable en l'état de la recherche. Par recoupement avec les travaux de Zeidler et Pearsall (1994) dans la vallée de Jama (province de Manabí) nous serions en présence de cendres provenant soit de l'Atacazo, soit du Tungurahua (Guillaume-Gentil, op. cit.).

Une occupation s'intercale dans cette petite succession stratigraphique, mais sa localisation exacte demeure problématique. En effet, les traces du téphra 2 sont trop sporadiques (accumulation dans de petites cuvettes ou en contrebas du monticule) pour fournir une référence sûre. Quant aux vestiges, peu nombreux (3 trous de poteau), qui parsèment la surface de fouille, ils n'autorisent aucune tentative de reconstitution architectonique. Le mobilier, rare aussi, a été très perturbé par des fourmilières et des racines. Il n'indique donc plus le sol de marche. Nous placerions cependant cette installation entre la couche humique et le téphra. Les éruptions sont une cause récurrente d'abandon du site et aucun événement de ce type n'altère l'épaisse couche de sédimentation naturelle qui le recouvre. À partir de cette phase, les conditions ne seront plus



12 Plan de la seizième et dernière occupation (Intégration) dessin: Y. Graber

12

jamais remplies pour une installation de longue durée. L'activité volcanique s'intensifie après une période de relative tranquillité. Ces temps incertains n'autorisaient donc plus la débauche d'énergie nécessaire à la rénovation des tolas.

Au moins six siècles s'écoulent avant le retour anthropique sur la terrasse du site. Il se matérialise par de nombreux trous de poteau disséminés. Nous les séparerons en trois groupes distincts. Au centre de la tola et dans la portion méridionale du monticule, 19 d'entre eux tracent un plan ovale de cabane. De larges pieux ceignent une surface de 25 m² au sein duquel des piquets indiqueraient à nouveau quelques aménagements internes situés au nord de la maison. Un petit foyer, à peine effleuré par les fouilles mais bien visible en stratigraphie, soutiendrait cette fois l'idée d'une séparation de l'espace domestique. Un second groupe de poteau entoure cette structure. Il pourrait s'agir d'une palissade frôlant l'habitation sur son flanc sud à moins d'un mètre de distance. Enfin, au sud-est, 7 marques circulaires ébauchent une construction s'étendant vers la tola voisine. La dépression séparant ces deux monticules s'est sans doute estompé suite au long abandon du site et à l'érosion des tolas.

L'éruption du Quilotoa met un terme à cette occupation, la scellant sous un épais manteau de téphra. Les quelque 30 cm de cendres volcaniques conservés sur l'ensemble de la terrasse prouvent la violence de l'explosion qui s'est produite à 32 km du site. Les dimensions du cratère (3 km de diamètre pour 1 km de profondeur) l'attestent de même. Au-dessus, la dernière utilisation de la tola 45, proche du sol actuel, a été presque entièrement effacée par les labours modernes. Ceux-ci ont aussi complètement brassé le mobilier. Par chance, les pieux plantés à cette époque ont traversé la cinérite sous-jacente, marquant le sédiment brun de la couche 4 de cercles grisâtres (fig.12). Il s'agit des seules évidences de cette occupation. Si l'agencement paraît reprendre celui décrit précédemment (2 poteaux centraux formant l'axe de la maison, un groupement de piquets au nord-ouest et quelques pieux périphériques), le plan réel de cette habitation ne ressort cependant pas.

Datation et attribution culturelle

1. Considérations générales

16 occupations se succèdent à l'emplacement de la tola 45, dont la moitié sont réellement constitutives du monticule. Durant toute cette séquence, 7 téphras s'intercalent et induisent des abandons plus ou moins longs du site. Ces précieuses références nous aident dans notre tentative de restitution des phases chronologiques de construction.

Les cinérites inférieures n'ont pas été atteintes lors de la fouille des monticules. Elles sont mélangées à un sédiment argileux qui rend leur détermination difficile. Cet aspect découlerait soit d'une altération naturelle des cendres comme celle observée en Amazonie où ces niveaux de couleur brune à noire prennent une apparence humique, soit d'un mélange avec les dépôts d'origine fluviaux. Ces téphras semblent appartenir à deux événements volcaniques particulièrement violents au vu de l'épaisseur de couche conservée. Le plus ancien correspondrait à la pénultième éruption du Quilotoa en $14'700 \pm 100$ BP (Hall & Mothes, 1992, 1994, 1998; Guillaume-Gentil, op. cit.; Guillaume-Gentil, Ramírez et alii, 2000)

Des 6 cinérites restantes, 4 sont claires avec une composition cendreuse homogène et des niveaux bien défini dans les stratigraphie (téphras 1, 3, 4 et 5). Le couvert végétal a sans doute joué un rôle important dans la déposition des rejets volcaniques. Dans le cas des 4 téphras mentionnés, leur parfaite conservation découle de leur recouvrement rapide par une couche variable de sédiment (remblai anthropique en général). De plus, leur présence sur toute l'étendue du site suppose un espace découvert au moment de l'éruption. la présence de mobilier signalant une occupation sous-jacente soutient cette hypothèse. Bien que les cinérites 3, 4 et 5 aient disparu des sondages, nous en retrouvons des nodules dans les rénovations postérieures des monticules suite aux prélèvements de terre.

La découverte sporadique du téphra 2 suggère donc un abandon de la terrasse et, de ce fait, le retour de la forêt. Elle aura retenu une grande partie des particules volcaniques emportées, dans un second temps, par le vent. La fine couche déposée à même le sol a rapidement été nettoyée par les eaux de ruissellement et accumulée dans de petites cuvettes où nous la retrouvons aujourd'hui. Selon cette hypothèse, l'arrêt de la construction de la tola 45 intervient à la fin de l'occupation de la couche 7 et un fin niveau humique se forme. Ces considérations devront cependant attendre l'étude approfondie des autres monticules.

Quoi qu'il en soit, ces téphras annoncent en général les sols archéologiques sous-jacents et autorisent des comparaisons stratigraphiques sûres entre les tolas. Couplées aux dates C 14, nous devrions cerner avec précision les phases de colonisation et d'évolution du site. concernant les échantillons C 14 prélevés dans la tola 45, il convient d'observer une certaine prudence vis-à-vis des résultats obtenus. Contrairement aux monticules 41, 46 et 50, les structures de combustion font cruellement défaut. La majeure partie des prélèvements s'est donc effectuée en couche avec tous les dangers de pollution naturelle qui en découle. Là encore les relations intertolas nous fourniront d'avantage de repères.

2. Essai chronologique

Les dates les plus anciennes obtenues dans cette tola sont issues du foyer (R 79) localisé dans l'ultime occupation à même le sol: 3625 ± 80 et 3470 ± 60 BP¹² (2200–1600 av. J.C., 2 σ). Or cette structure de combustion appartient clairement à la phase de transition conduisant à la construction de la première terrasse artificielle, sa seconde utilisation étant couverte par le téphra 3. Cette couche, qui contient les canaux de drainage mis au jour en divers endroits du

¹² N° de laboratoire: Ki-8014 et Ki-7797

site, remonte à 3205 BP¹³, selon les données recueillies sur la tola 41 (Guillaume-Gentil, op. cit.). La différence ne s'explique que par la position du foyer en contrebas du tertre naturel mis en évidence à l'ouest qui, par érosion, aurait favorisé la pollution des anomalies (Guillaume-Gentil, op. cit.). Deux autres dates cernent étroitement la sixième éruption mise au jour. La première, 3085 ± 50 BP (1489–1133 av. J.-C., 2σ)¹⁴ provient de fosses de combustion sous-jacentes au téphra 6 dans la tola 50. La seconde, 3030 ± 50 BP (1427–1053 Av. J.-C., 2σ)¹⁵ découle d'un échantillon prélevé dans la première occupation de la tola 45, donc au-dessus de la cinérite.

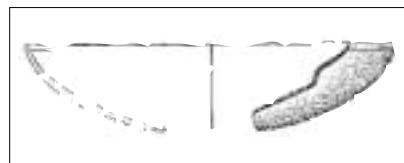
Nous observons donc une forte activité volcanique marquant la fin du Formatif ancien et le début de la période Chorrera. Cela correspond avec les résultats de l'étude téphrochronologique de Hall & Mothes (op. cit.) qui dans leur tableau placent 5 éruptions entre 3470 et 2990 BP. Bien que les analyses manquent encore, il est fort probable que le groupe de cinérites mis au jour à La Maná corresponde aux événements décrits par ces auteurs.

Le passage progressif au Formatif final (Chorrera) suggéré par les dates C14 est surtout sensible dans le mobilier. Les premières occupations ayant livré de la céramique en contexte sûr, situées entre les téphras 6 et 5, sont clairement Valdivia final (couches 22, 17 et 16). La forme de vase la plus typique est celle décrite par Porras (1987) comme canthare arrondi à bouche large et bords évasés. Seul l'angle entre le col et l'épaule du vase varie. Les bords se divisent en deux grands groupes: profil bombé sur un côté (l'extérieur), voire bilatéralement, ou des cannelures superposées désignant une forme de bouteille. L'engobe rouge n'est apparu que sur 25 pour cent des bords: sur une face, l'intérieur le plus souvent, et beaucoup plus rarement sur les deux. Les bols sont moins fréquents, mais appartiennent à un type de récipient qui perdure durant toute la séquence jusqu'à la pénultième occupation de la tola. Ils ne constituent donc pas une référence culturelle. Leur fabrication a traversé les âges sous une forme inchangée. Signalons deux variantes:

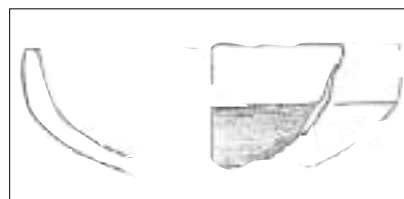
- Les bols arrondis et ouverts (fig. 13); l'engobe s'étale intégralement sur la surface interne et l'externe, la décoration se résume à une fine incision courant juste sous la lèvre de manière uni- ou bilatérale; une variante à bord ondulé (fig. 15), considérée comme Chorrera (Mejía, comm. pers.) est apparue ici en contexte Valdivia uniquement.
- Les bols à peine carénés dont le bord est soit vertical, soit légèrement déjeté vers l'extérieur; dans les deux cas, la décoration, en général incisée, s'expose entre la lèvre et la carène (fig. 14).

La décoration fait surtout appel à l'incision et à l'excision. Qu'elles soient profondes ou effleurant à peine la surface de la pâte encore fraîche; espacées ou serrées; verticales, obliques ou horizontales; en chevrons tête-bêche ou décalés, elles présentent toutes ce caractère couvrant typique du Valdivia. Le pointillé, aligné ou aléatoire, ainsi que de petites empreintes disséminées sur toute la panse sont apparues plus rarement. Par contre, les impressions de doigt ou onguiformes sont beaucoup plus fréquentes particulièrement sous la lèvre où elles se couplent à l'usage de l'engobe rouge. 4 décors uniques ont été observés:

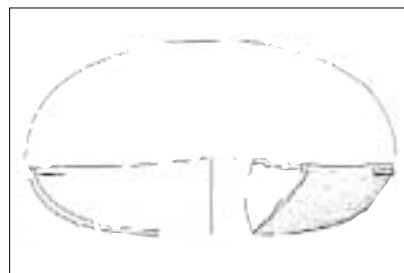
- un cordon lisse en zigzag; à l'intérieur de chaque courbe s'intercale une petite pastille appliquée;
- un petit cordon à peine visible surplombant une surface couverte de petits triangles obliques en relief;
- une incision bordée d'une zone de peinture rouge;
- un cordon irrégulier impressionné grossièrement; il s'agit du premier exemple d'une tradition décorative plus caractéristique du Développement Régional.



13



14



15

13 Bol arrondi à engobe rouge intégral et incision (Valdivia - Développement Régional) dessin: équipe laboratoire Guayaquil

14 Bol caréné (Valdivia - Développement Régional) dessin: équipe laboratoire Guayaquil

15 Bol à bord ondulé (Valdivia - Développement Régional) dessin: équipe laboratoire Guayaquil

¹³ N° de laboratoire: Ki-7807

¹⁴ N° de laboratoire: Ki-7394

¹⁵ N° de laboratoire: Ki-7381

Un fragment de vase en pierre verte, à parois verticales et fond plat, date aussi clairement la première occupation du Valdivia. Il est décoré d'une incision sous la lèvre et d'un motif plus complexe sur la panse, malheureusement ébréché (arc de cercle et ligne horizontale). La finesse et la dureté du matériau choisis montrent la maîtrise technique atteinte par cette culture.

Si certains indices supposent la présence d'un ensemble Machalilla (1800–1200 av. J.-C.), son attribution à une couche ou à une anomalie spécifique reste problématique (Guillaume-Gentil et al.; dans ce volume; Mejía, Chacón, Palacios, Rodríguez, rapport interne au projet, 2000). L'étude du mobilier provenant de la tola 45 n'a pas permis d'éclaircir d'un jour nouveau ces observations. Un consensus s'est établi entre les auteurs de référence (Porras, op. cit., et Lathrap [1987] notamment) pour voir dans cette culture la continuation de l'époque Valdivia. La majorité des formes et des décorations perdurent même si la céramique tend à devenir plus fine et mieux polie. Pour Porras (op. cit.) les innovations marquantes sont les bouteilles à bec cylindrique ou en forme d'étrier, les tasses et canthares carénés et un usage plus fréquent de la peinture rouge. Lathrap (op. cit.) mentionne aussi les bouteilles, mais ajoute la jarre sphérique à col court fermé et le piédestal. Si la majorité de ces caractéristiques se rencontrent bien dans cette tola, elle apparaît beaucoup plus tardivement, signifiant une continuation de certaines formes et techniques décoratives au cours des siècles. Aucun contexte sûr appartenant à la culture Machalilla n'a encore été déterminé.

Le Formatif tardif

À partir du tephra 5, les changements sont considérables. Nous assistons au démarrage réel de la construction des premières terrasses à l'emplacement de la future tola 45 malgré une période mouvementée puisque 3 éruptions se succèdent à un rythme soutenu. La cinérite marque aussi une césure culturelle flagrante: la présence Chorrera s'accroît. Ces considérations ne sous-entendent cependant pas l'arrivée d'un nouveau groupe humain ayant pris possession du site au détriment des habitants Valdivia. Ce passage s'effectue en douceur et par étapes comme en témoignent les premiers travaux de remblaiement de la tola 50 qui débute avant cette phase, donc au Valdivia final. La séquence stratigraphique (couche 15 à 11) est bien déterminée. Le tephra 5 se dépose sur une occupation datée de 2830 ± 50 et 2800 ± 50 BP (1187–829 av. J.-C., 2 σ)¹⁶ Le niveau anthropique sur-jacent à la cinérite 3 remonte, quant à lui, à 2670 ± 50 BP (917–791 av. J.-C., 2 σ)¹⁷(Guillaume-Gentil, op. cit.). Les sources des 3 événements volcaniques mentionnés n'ont pas encore été identifiés. Les comparaisons interrégionales avec le Pichincha occidental (Lippi, 1998) et la vallée du Jama dans la province de Manabí (Zeidler & Pearsall op. cit.) ne résolvent pas le problème de la provenance de ces couches pyroclastiques. La période comprise entre la fin du XI^e siècle et le début du VIII^e siècle av. J.-C., qui voit l'émergence de la culture Chorrera, correspond à une sorte de hiatus éruptif en l'état de la recherche (Guillaume-Gentil, op. cit.). Nous espérons que de futures analyses nous offriront des repères précis autorisant un affinage chronologique de la zone septentrionale du bassin du Guayas.

L'évolution typologique marquant le passage du Valdivia au Chorrera se sent peu dans la céramique domestique, du stockage ou de cuisson. Le matériel récupéré est trop fragmentaire pour rendre compte des changements formels ayant affecté les vases durant cette transition culturelle. Les preuves d'une continuité sont tout de même sensibles pour quelques pièces.

Une très belle jarre (fig. 16) provenant d'une concentration contemporaine à l'érection de la première terrasse en est l'exemple le plus flagrant. Ses caractéristiques formelles descendent en ligne directe du Valdivia: panse globulaire et fond rond¹⁸. Par contre, les fines parois et la décoration, peinture rouge zonale délimitée

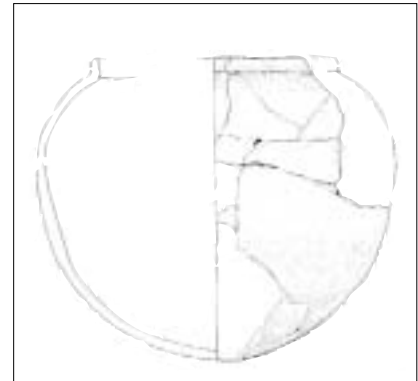
¹⁶ N° de laboratoire: Ki-7379 (tola 45); Ki-7391 (tola 50); échantillons provenant de deux aires de combustion:

¹⁷ N° de laboratoire: Ki-7390.

¹⁸ Cette remarque vaut aussi pour les bols arrondis à lèvre rentrante.



16



17

par des incisions, appartiennent à la culture Chorrera. Les motifs géométriques sont tracés avant la pose des pigments comme en témoignent les débordements à l'intérieur des incisions et en dehors des surfaces réservées. Le bord est intégralement engobé jusqu'à l'encolure. Un autre vase globulaire à petit col vertical, non décoré, conforte encore cette idée de continuité culturelle (fig. 17). Apparue dès la première couche considérée comme Chorrera, cette forme traverse immuablement les siècles et est attestée dans la dernière rénovation du monticule, soit en pleine période Développement Régional.

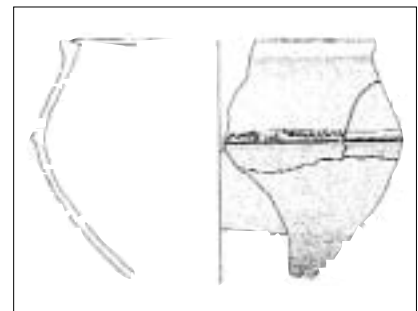
Les traces de suie sur sa base arrondie et les dépôts brûlés sur son fond la désigne comme une céramique de cuisson. Nous comprenons d'autant mieux la présence de galets dans les 2 foyers superposés contemporains de la première terrasse et servant au maintien de l'équilibre du récipient sur le feu.

La tendance est cependant à l'allongement des formes. La mise en évidence de carènes qui semble se généraliser durant cette époque (Porras, Lathrap, 1987) ne se confirme pas par manque de profil complet, à part peut-être pour les bols dont les variantes arrondies sont moins fréquentes.

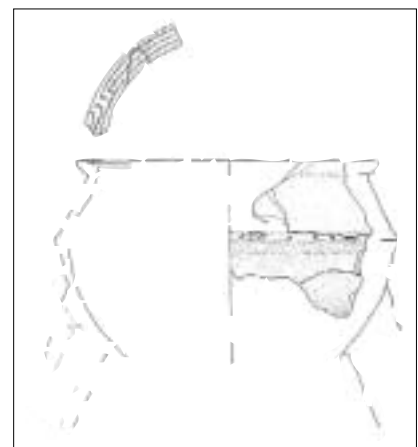
Les bords des jarres s'affinent et se raccourcissent. La plupart présentent un léger aplatissement sommital (horizontal ou oblique) qui les différencie des extrémités de lèvres arrondies du Valdivia. Ces dernières peuvent présenter un petit rebord pendant. Les écuelles évoluent légèrement vers la rectitude des parois. L'amincissement de celles-ci par rapport au bord provoque parfois un effet de carène qui n'est qu'apparent dans ce cas. Les bols ne subissent aucun changement, mais leur pourcentage dans l'inventaire total augmente un peu. La timide apparition des assiettes et de pieds de polypodes reste la nouveauté majeure dans ces occupations.

Si les innovations formelles ne paraissent pas spectaculaires, la décoration s'enrichit de motifs nouveaux et complexes. L'engobe rouge total, en zone ou restreint au seul bord, dont l'usage était jusque-là parcimonieux, se généralise sur tous les types de vases tant de conservation (jarre) que sur les bols et les écuelles. De 25 pour cent au Valdivia, il est présent sur plus de 62 pour cent des céramiques au Chorrera.

Certains motifs à caractère couvrant perdurent (lignes entrecroisées ou parallèles, empreintes l'angles en épis) mais la tendance est réellement à la géométrisation. Parallèlement, une restriction de la zone décorée se perçoit: le décor incisé qu'il



18



19

- 16 Jarre globulaire; peinture rouge zonale (Chorrera) photo: O. Dorighel
- 17 Jarre globulaire à petit col vertical (Chorrera) dessin: équipe laboratoire Guayaquil
- 18 Jarre carénée (Chorrera final) dessin: équipe laboratoire Guayaquil
- 19 Jarre carénée sur pied (Chorrera final) dessin: équipe laboratoire Guayaquil

met en valeur ne se résume plus seulement à une simple ligne sous la lèvre (bien qu'encore majoritaire sur les bols ouverts à engobe intégral), mais se développe sur la panse et même au sommet de la lèvre. Typique de cette époque, un fragment présente deux zones, l'une à engobe rouge et l'autre peinte en blanc, séparées par une profonde incision courbe; décoration définie par Meggers et Evans (1965) comme Chorrera rouge et blanc.

Cette alliance engobe-peinture-incision se rencontre avant tout sur les bols. Plus rarement, des décors en relief se combinent avec l'engobe. C'est le cas pour une rangée de triangles (en positifs et en négatifs) surmontés d'un cordon rectiligne lisse. Un autre fragment présente l'applique directe sur la panse d'un petit lingot de section trapézoïde dominé par une pastille. La couleur rouge, dans le cas des jarres, n'est utilisée que pour les bords: sur le reste du vase, la décoration s'effectue directement sur la surface lissée. De petites jarres globulaires à col haut et légèrement évasé ont été observées. La liaison entre la panse et l'encolure est soulignée par une bande de peinture bordeaux, la panse est garnie de larges pastilles à empreintes d'angle. Cette décoration connaîtra un long succès puisque nous la découvrons jusque dans les couches supérieures de la tola, l'ensemble pastille-impresion ayant tout de même tendance à s'affiner avec le temps.

Les motifs qui ne comprennent pas ce rehaut rouge tendent, eux, à se restreindre à une zone décorée bien précise: la moitié supérieure de la panse, le bord extérieur et le sommet de la lèvre. De plus, si certaines techniques décoratives à caractère couvrant (lignes entrecroisées ou parallèles, empreintes d'angle en épi) perdurent, la tendance est réellement à la géométrisation. La gamme est d'une diversité extraordinaire: lignes horizontales se terminant en fourches, zig-zag, faisceaux, escaliers, rectangles superposés, ondes, incisions obliques et courbes groupées, pointillé zonal délimité par des incisions. Parallèlement, les larges empreintes digitées connues jusqu'alors cèdent la place à de petites impressions faites à l'aide d'un instrument de section généralement triangulaire (bout de branche, pointe d'os...). Elles s'étalent irrégulièrement sur la panse ou sur un cordon. Ce dernier devient plus fréquent qu'au Valdivia, mais encore de manière modeste. Il peut déjà s'associer à de petites pastilles arrondies. Durant cette phase, ces deux derniers exemples ne correspondent qu'à une infime partie de la gamme décorative mise au jour. Encore plus rare, l'ébauche de décor zoomorphe que l'on devine sur une panse à peine carénée. 4 demi-pastilles appliquées de part et d'autre de la rupture de profil cernent une petite bosse obtenue par pression depuis l'intérieur du vase lors du modelage qui signifie le museau de l'animal.

A partir du téphra 3, nous entrons réellement dans la phase d'élévation de la tola. Cette période, plus calme puisque aucune éruption volcanique n'altère la succession des remblais anthropiques, s'étale selon les 23 dates recueillies entre 2839 ± 50 et 2040 ± 80 av. J.-C.¹⁹ (1187 av.-120 ap. J.-C., 2σ). La céramique récupérée dans les deux niveaux immédiatement postérieurs au téphra 3 appartiennent au Chorrera final.

Les formes carénées sont maintenant clairement attestées pour les jarres (fig. 18). La rupture du profil est même soulignée par un cordon placé à peine au-dessus du diamètre maximal du vase. L'exemplaire appartient à la catégorie des polypodes (fig. 19). D'aspect encore «grossier», posé sur des pieds démesurés, ce vase est, à notre avis, à l'origine de toute la série des polypodes postérieurs. Il présente en tout cas toutes les caractéristiques d'ébauche conduisant aux profils complexes des phases suivantes. Les bords s'évasent toujours, mais le rétrécissement marquant le passage de l'épaule vers le col devient de moins en moins évident. Ce phénomène entraînant la disparition des bords de jarres évasés, se poursuit jusqu'à l'occupation correspondant à l'ultime rénovation de la cola. Là, la lèvre est à peine ébauchée, voire même prolonge la courbe rentrante de la panse et prend une forme quadrangulaire. Un seul type de vase associe encore une panse globulaire allongée et un col

¹⁹ N° de laboratoire Ki-7379 (tola 45) et Ki-6452 (tola 50).

haut, rectiligne et légèrement projeté vers l'extérieur, mais le diamètre de la bouche ne dépasse jamais celui du corps du vase. La lèvre est soit arrondie soit se termine par un petit rebord décalé. Il s'agit clairement d'un héritage de l'époque Valdivia, bien que la décoration géométrique incisée qui couvre l'encolure soit typique du Corraera. Héritage aussi du Valdivia, les bols ne varient pas. Seules les parois fines et la texture de la pâte (grise pour le Valdivia, beige pour les phases postérieures) indiquent l'appartenance culturelle.

En revanche, les écuelles évoluent fortement. Elles se divisent en 3 catégories distinctes :

- les écuelles à cordon (fig. 20); elles conservent un profil simple, arrondi, dont l'origine serait les bols décrits pour les occupations Valdivia; seule la profondeur et une décoration complexe d'incisions les distinguent; le cordon n'accroît pas dans ce cas une carène.
- les écuelles à bord évasé gardent, elles aussi, un profil simple et arrondi; seule la projection de la lèvre vers l'extérieur rompt la courbure.
- les écuelles à double inflexion, abrupte ou souple, à bord ondulé (fig. 21); leur profil est complexe et leur finition soignée qui indiquent peut-être une fonction bien précise; le soin porté à leur décoration soutiendrait de même cette hypothèse; il allie l'engobe rouge intégral, les incisions complexes (ligne soulignant l'ondulation de la lèvre tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; lignes obliques et rectangles superposés) et les impressions digitales sur la carène.

Quelques vases hybrides font aussi leur apparition telle une écuelle profonde à paroi rectiligne et fond arrondi ou des jattes à encolure verticale. Un bol de la veine de ceux décrit porte la marque d'un départ de pied de polypode.

Il y a récurrence de maints décors prouvant, de ce fait, la continuité culturelle entre les phases antérieure et postérieure au dépôt du téphra 3. L'usage de l'engobe ou de la peinture rouge concerne 75 pour cent des bords. Son application restreinte à la lèvre (sans incision), voire son absence totale nous renseigne sur l'utilité domestique de ces vases à parois généralement épaisses et de grande dimension.

L'engobe met en évidence les bords (à l'extérieur et à l'intérieur), la partie sommitale de la lèvre si elle est assez large pour recevoir une décoration, la rupture entre le col et la panse, ou encore le départ du pied d'un polypode. Dans ce cas, il se combine avec un décor de lignes incisées situé sur les parties hautes du vase (labyrinthe, lignes brisées, petits traits groupés en alternance avec des ronds) ou de larges pastilles et des cordons impressionnés disséminés sur la panse. Ceux-ci, plus fréquents que dans les phases précédentes, présentent des profils d'empreinte différents. Les plus courants sont en V, en U ou en vague. L'un d'eux nous renseigne sur la technique employée pour obtenir un tel résultat: il s'agit d'un petit boudin d'argile qui a été appliqué sur le pourtour du vase puis pincé à intervalle régulier. L'usage d'ustensile à section triangulaire ou arrondie est aussi attesté, sans oublier le doigt qui reste l'instrument décoratif le plus simple. Les empreintes sont régulières²⁰ et peuvent se rencontrer sur ou sous une carène peu prononcée.

Nombreuses sont les petites jarres à épaule marquée dotées d'un décor combiné. Le côté intérieur du bord à peine évasé est engobé et incisé de motifs en lignes brisées. À partir de l'épaule partent des cordons simples et obliques. Aucun fond correspondant à ce type de vase n'ayant été conservé, nous ne savons pas si cette ornementation en relief passait sous la jarre pour remonter de l'autre côté ou si elle s'arrêtait à l'approche de la base.

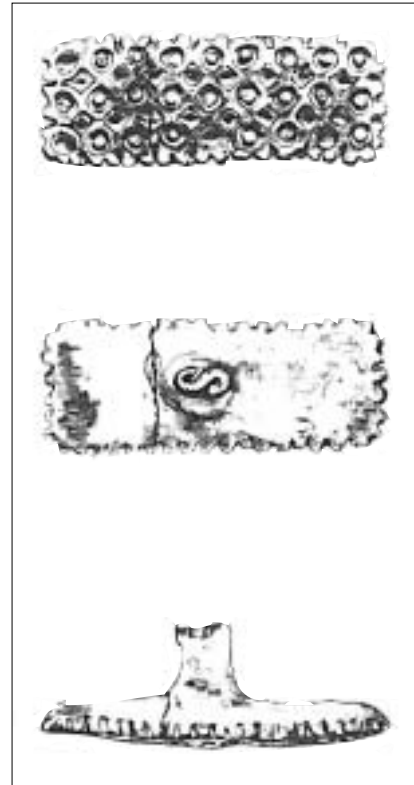
Les sceaux en terre cuite apparaissent durant cette période (fig.22). Leur fréquence augmente régulièrement par la suite. Utilisés pour des peintures corporelles ou pour l'impression de motifs répétitifs sur des tissus, ils pourraient indiquer des activités artisanales spécifiques à ce monticule. Ils sont beaucoup plus nombreux que dans les autres tolas.



20



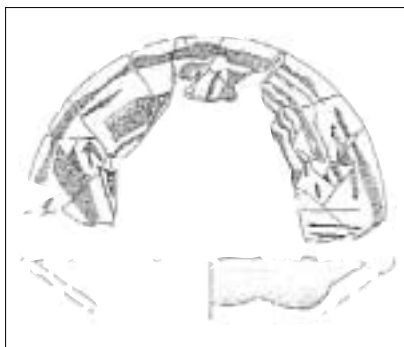
21



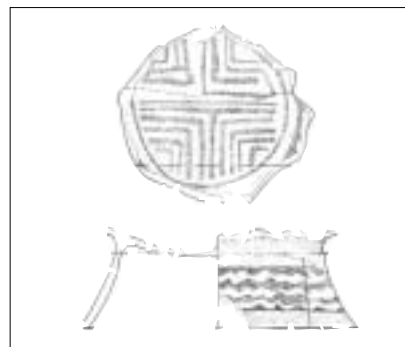
22

²⁰ L'irrégularité étant plutôt un trait archaïque dans ce genre de décoration.

- 20 Écuelle à cordon (Chorrera final) dessin: équipe laboratoire Guayaquil
 21 Écuelle à inflexion souple (Chorrera final) dessin: équipe laboratoire Guayaquil
 22 Sceau (Chorrera - Développement Régional) dessin: M. Isais
 23 Assiette sur piédestal; peinture négative (Développement Régional) dessin: K. Ramirez
 24 Fond d'assiette; peinture négative (Développement Régional) dessin: K. Ramirez



23



24

Cette phase pourrait être cruciale dans l'évolution stylistique que nous tentons de mettre en évidence, bien que chaque étape ait amené son lot d'innovations. Si l'héritage est flagrant et les convergences évidentes entre les occupations immédiatement sous-jacentes au téphra 3 et les réaménagements qui lui ont succédé, quelques signes avant-coureurs annoncent déjà le complexe céramique du Développement Régional. La jarre carénée sur pied ébauche les beaux polypodes des ultimes installations. Les écuelles, particulièrement celles à bord évasé, s'apparentent clairement aux futures assiettes sur piédestal décorées à la peinture négative qui apparaissent à l'époque de la construction rectangulaire. Malheureusement, cette couche et le remblai sur lequel elle repose, n'ont pas fourni une quantité suffisante de mobilier en contexte pour observer les suites de cette évolution.

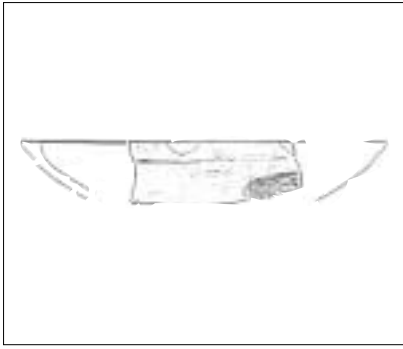
La grande rénovation du niveau 9 ne révèle pas une occupation de longue durée (les structures mises au jour ne forment d'ailleurs pas une organisation claire) à moins qu'il ne s'agisse d'une préparation en vue de l'édification de l'ensemble quadrangulaire. Celui-ci a été complètement détruit et remanié lors des travaux de remblaiement postérieurs.

Les assiettes sur piédestal à peinture négative sont rares au Formatif tardif, mais typique en contexte Développement Régional (Zedeño, 1993; fig. 23). Nous les retrouvons dans l'occupation posée sur l'ultime réhaussement anthropique de la tola. Le décor est d'une complexité rarement égalée. L'engobe rouge total, des bandes noires ondulées, de petits cercles rouges, voire des chevrons entrelacés (fig. 24) couvrant tout le fond se combinent harmonieusement. Le piédestal n'est peint en rouge que sur son côté visible.

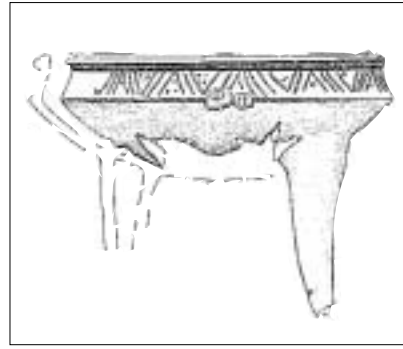
Selon Marcos (1996), les formes et décorations de la céramique à usage culinaire et des canthares servant à la conservation des liquides sont communes aux diverses cultures du Développement Régional et se différencient peu de celles du Formatif tardif. Nous mentionnerons cependant quelques nouveautés même si nous sentons qu'elles dérivent d'une longue tradition. Un petit canal se creuse sur la lèvre de certaines écuelles qui évase le bord extérieur (fig. 25). Le profil reste le même (arrondi et simple), mais les parois s'épaississent. Cette tendance serait une des caractéristiques de cette époque, sauf pour des récipients à usage spécifique: les assiettes ou les polypodes.

Des céramiques à double inflexion très accentuée apparaissent. Il s'agit de saladier ou de gros bols présentant une première rupture de profil entre le bord évasé et le col, tandis que la seconde se situe sur la carène (comme pour les jarres de cette époque) annonçant le rétrécissement menant à la base. Un cas d'inflexion inversée à bord rentrant est attesté.

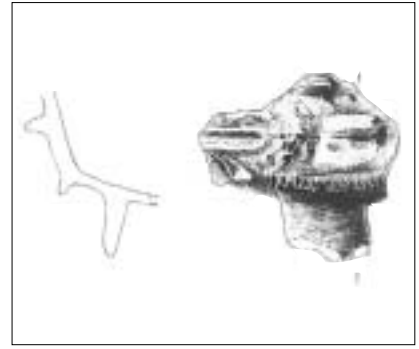
Les vases globulaires, à col haut rectiligne, des couches Chorrera sont encore très appréciés. L'allongement parfois démesuré de l'encolure est typique du Développement Régional. Pour ces vases, l'évolution s'oppose à celle des bords de jarre qui tendent, eux, à disparaître. Une riche décoration de cordons impressionnés et



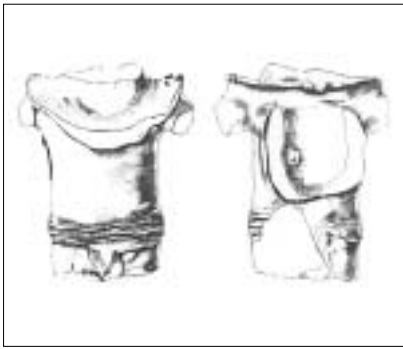
25



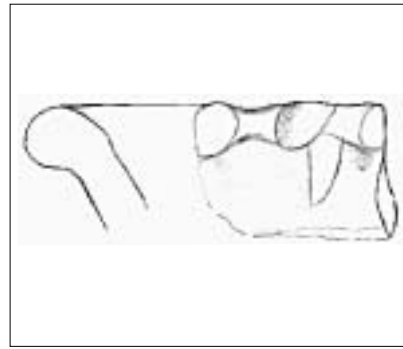
26



27



28



29



30

superposés s'étale sur toute la partie haute, mais la panse semble vierge de toute ornementation sous-entendant peut-être un enterrement partiel de ces céramiques de grande dimension (pour la conservation au frais de liquide ou de céréales) (Guillaume-Gentil et Ramirez, 1996).

Le pourcentage des polyodes subit une augmentation notable. Il double par rapport au Chorrera final. Leur forme dérive de la jarre carénée, mais moins profonde (fig. 26). La lèvre s'arrondit et devient pendante. Les pieds creux s'affinent et se garnissent d'un ou plusieurs trous d'aération permettant la circulation de l'air dans la cavité intérieure lors de la cuisson d'abord et à l'usage ensuite (Mejia et Guillaume-Gentil, comm. pers.). Leur surcuisson et les traces de suie sur le fond des panses indiquent une soumission répétée et prolongée au feu. La riche décoration qui s'étend entre la lèvre et la carène ne correspond pas à un usage culinaire. Elle associe les incisions complexes (horizontales, diagonales, verticales ou entrecroisées), le pointillé zonal, le pastillage simple ou impressionné et des décors zoomorphes. La chauve-souris est un modèle récurrent dans ce dernier cas. Ces vases, usités sans doute lors de cérémonies, devaient servir à la préparation de potions ou à la crémation d'herbes odorantes.

Les techniques ornementales ne changent que peu par rapport au Chorrera. Seuls les motifs anthropo- ou zoomorphes, quasi inexistantes durant les phases précédentes, s'affirment. Bien que rares par rapport aux incisions et excisions, ils font en général appel au modelé. Un récipient polychrome en forme de poisson est tout à fait représentatif de cette nouvelle tendance (fig. 27). Les attributs de l'animal sont exécutés grâce à l'application de boudins d'argile sur la panse puis incisés pour dessiner la bouche, les yeux et les écailles. Les nageoires sont suggérées par les larges pieds du vase. La gamme des couleurs choisies (jaune, rouge, bleu: les trois teintes de base) contraste avec la peinture blanche sur engobe caractéristique du Chorrera. Elle reste cependant présente en zones géométriques sur les bols carénés.

Un torse d'homme en céramique (fig. 28), sans membre ni tête, a été découvert dans le dépotoir cernant l'habitation. Il représente un homme habillé d'un pagne, suggéré par des incisions, et d'une petite cape, en relief, posée sur ses épaules. Des colliers ornent son cou. Les traces de pigments rouge et jaune sont trop altérées pour

- 25 Écuelle à lèvres creusées (Développement Régional) dessin: équipe laboratoire Guayaquil
- 26 Polypode (Développement Régional) dessin: équipe laboratoire Guayaquil
- 27 Récipient en forme de poisson (Développement Régional) dessin: équipe laboratoire Guayaquil
- 28 Torse humain en céramique (Développement Régional) dessin: M. Isais
- 29 Bord à impression digitée (Intégration) dessin: équipe laboratoire Guayaquil
- 30 Jarre à bord évasé et double inflexion (Intégration) dessin: équipe laboratoire Guayaquil

que nous puissions émettre l'hypothèse de peinture corporelle. Un gros appendice dorsal servait de liaison avec un vase de grande dimension dont nous n'avons malheureusement pas retrouvé de tessons. Le style sobre de cette représentation humaine, ne suggérant que l'essentiel du physique et de l'habit, ne correspond pas aux figurations baroques de la culture Bahia (province de Manabí). Nous proposerions donc une attribution à la période Guangala ou à une de ses variantes régionales.

Sur une panse épaisse, un décor anthropomorphe associe toutes les techniques décrites. Trois cordons, deux impressionnés et un en arcade, se superposent. Le pastillage fut utilisé pour signifier les yeux (intercalés sous chaque arc et réhaussés d'un cercle de peinture rouge) et la bouche ovale ouverte (l'interstice des lèvres étant lui aussi coloré). Ce motif devait courir sur tout le pourtour du vase proposant à la vue une série de visages regardant dans toutes les directions. De grande dimension, il trônait sans doute dans l'habitation à l'occasion de rituels qui nous échappent.

Cet inventaire décoratif se complète du premier exemple de peinture iridescente mis au jour en contexte sûr. Typique du Chorrera (Zedeño, op. cit.), elle borde ici un cordon de section trapézoïdale en dessinant un triangle rempli de petits cercles. Le décor en relief pourrait suggérer un motif zoomorphe (queue d'animal), mais l'état fragmentaire ne permet pas une telle déduction.

La dernière observation concerne l'engobe rouge qui voit son utilisation diminuer (moins de 50 pour cent des bords). Par contre, les séries d'empreintes de doigts baignés dans cette couleur et posées sur le rebord de la carène témoignent d'un désir toujours vif d'innovation dans les pratiques décoratives.

Cette dernière rénovation de la tola est datée, par comparaison avec les autres monticules et les sondages, de 1970 ± 60 à 1840 ± 90 BP²¹ (149 av.-406 ap. J.-C., 2σ). Le téphra postérieur, présent aussi sur le site de San Isidro (vallée de Jama, province de Manabí) proviendrait soit de l'éruption du Tungurahua, soit de celle de l'Atacazo (Zeidler, 1994). Sa déposition intervient entre le III^e et le V^e siècle de notre ère. L'intervalle entre les dates C14 obtenues à La Maná et les résultats téphrochronologiques (Hall & Mothes, op. cit.) s'explique par l'abandon prolongé du site et la constitution de la couche paléohumique qui s'ensuit. La recolonisation de la terrasse intervient peu avant l'éruption du Quilotoa (840 ± 50 BP). Ce téphra constitue une référence chronologique précieuse nous prouvant la réinstallation de communautés sur des sites à monticules et cela bien après la tradition des tolas (Guillaume-Gentil, 1999; Guillaume-Gentil et al., op. cit.).

En pleine période de l'Intégration, la céramique ne change cependant presque pas. Seuls apparaissent des bords droits grossiers dont la lèvre est décorée de larges et profondes impressions au doigt (fig. 29). Ils appartiennent sans doute aux rares vases domestiques apparus dans cette couche. En effet, le 80 pour cent des tessons récupérés correspondent à des bols carénés. La décoration qu'ils affichent se complique par rapport aux motifs rencontrés dans toutes les occupations précédentes. Le pointillé zonal, jusqu'alors cerné de lignes droites incisées, voit ses limites s'assouplir. Les surfaces ainsi circonscrites prennent des formes variées rappelant parfois des tiaras posées à l'envers. De fines incisions en vague apparaissent aussi alors que les zig-zags tendent vers l'irrégularité. L'engobe et la peinture rouge ne sont plus présents que sur à peine 12 pour cent des bords. Cette dernière perd d'ailleurs son caractère couvrant pour s'insérer dans les incisions mêmes provoquant un vif contraste avec le fond noir fumé.

Les polypodes à lèvres pendante et les assiettes sur piédestal apparaissent. Le décor qui les pare est beaucoup moins élaboré qu'auparavant. Les représentations anthropo- ou zoomorphes disparaissent.

Ces indices suggèrent l'idée qu'aucune activité domestique ne s'est déroulée sur la tola 45 à cette époque. Le 95 pour cent des vases présents aurait une utilité de service, de présentation ou de préparation rituelle.

²¹ N° de laboratoire: Ki-7371 (tola 41) et Ki-6457 (sondage 10).

L'ultime occupation du site, peut-être peu avant la colonisation espagnole, n'a révélé que deux formes diagnostiques de vase. Il s'agit clairement de céramique de stockage au vu de l'épaisseur des parois et de leur lissage peu soigné. L'une d'entre elles présente un col évasé à lèvre quadrangulaire (fig. 30). Le profil à double inflexion abrupte rappelle un peu celui des écuelles des niveaux Chorrera. Toutefois, ses dimensions sont tout autres. Les tessons, appartenant sans doute à une petite dizaine de poterie, sont tous grossiers et non décorés. L'âge d'or des innovations stylistiques s'est achevé depuis longtemps. Les traces sporadiques d'occupation évoquent le passage éphémère d'une communauté sur cette terrasse que son installation durable (Guillaume-Gentil, 1999). Difficile dans ces conditions de mesurer le degré d'achèvement du mobilier contemporain.

Considérations finales

Plus de 3000 ans d'histoire s'égrènent à la lecture des stratigraphies de la tola 45 dont la tradition des monticules artificiels n'est qu'un épisode. La présence Valdivia final, jusqu'alors considérée comme discrète, voire inexistante dans le haut bassin du Guayas (Mejía, Chacón, Palacios & Rodríguez, dans ce volume) est ici clairement attesté par la succession de 4 occupations. Les villages semblent s'étendre en bordure de la rivière sur une terrasse alluviale peu élevée. Les cultures s'étageaient sans doute en direction du cours d'eau selon la technique la plus répandue durant le Formatif ancien. Usant de plantes à croissance variée, ces populations «néolithiques» se pliaient au jeu des crues et décrues²² (Marcos, 1983). Les fréquents déplacements de l'aire d'habitat soulignent les aléas d'une vie au bord de l'eau dans une région où le réseau hydrographique change constamment et où les inondations sont courantes. À cela s'ajoute bientôt une vague d'éruptions volcaniques qui compliqua la vie des villageois.

Ces deux plaies ont dû pousser les communautés du Chorrera ancien à changer leurs modes d'établissement: l'évolution future du site en sera à jamais marquée. On élabore un système de drainage qui facilite l'évacuation des eaux de pluie vers une zone en contrebas, à l'opposé de la rivière. L'amoncellement latéral de la terre qui en résulte surélève en même temps les cultures. Ces dernières couvrent à ce moment les trois-quarts du site. Un principe identique est adopté pour les habitations puisque des terrasses artificielles, même peu élevées, protègent efficacement contre une montée des eaux (Guillaume-Gentil, op. cit.). Il ne s'agissait cependant pas de constructions ponctuelles puisqu'elles obéissent, dès le début, à une planification d'ensemble sujette à modification tel que le démontrent les déplacements des plates-formes de la tola 45. Le monticule principal nord comprend déjà 4 niveaux superposés, mais l'éruption qui dépose le téphra 3 anéantit les efforts déployés pour étendre le village en direction du sud. Au retour des villageois, les rénovations débutent immédiatement et nous entrevoyons un désir d'élargissement de la Plaza. L'espace communautaire était sans doute devenu trop étroit pour les activités qui s'y déroulaient (assemblées, rituels,...) ou le changement du lit de la rivière voisine avait créé une ébauche des limites actuelles de la terrasse autorisant, de ce fait, l'amplification méridionale du site. Cela se traduit, dans la tola 45, par un recul des plates-formes artificielles par rapport au centre du village durant les trois rénovations successives du Chorrera final. Elles aboutissent à la création de deux terrasses jumelles suite à l'aplanissement du tertre naturel occidental. Ce nivellement annule aussi l'écoulement des eaux et leur accumulation, voire leur stagnation, aux abords immédiats de la maison (source de gêne par la prolifération des insectes). Il engendre une grande aire plane (jamais égalée par aucun des remblais effectués) propice au déroulement d'activités particulières, plus communautaires (rituels ou assemblées) que purement domestique (préparation des aliments, artisanat).

Par la suite, l'élévation des monticules prend le pas sur les déplacements de la terrasse d'habitat. L'axe des rangées latérales des tolas est fixé durant cette période

²² Cette technique consiste à profiter de l'humidité et de la fertilité des sédiments alluviaux déposés durant les inondations de la saison pluvieuse. Les semilles suivent le retrait des eaux et les plantes à croissance très rapide bordent directement la rivière (Marcos, op. cit.: 159–160).

et le réel développement méridional du site s'amorce. Cette phase marque aussi le passage du Formatif tardif au Développement Régional qui s'observe par l'évolution de certaines caractéristiques céramiques (empreintes fines et ordonnées sur les cordons notamment), mais surtout par l'adoption d'une nouvelle architecture qui rompt avec la tradition des plans ovales. Une première tentative s'interrompt suite, sans doute, au dépôt d'une couche pyroclastique dont les traces sont inégalement conservées sur le site. Cela explique les vestiges parcimonieux découverts à ce niveau ainsi que la présence d'une ébauche de mur en argile à l'ouest de la terrasse.

La construction définitive n'intervient qu'après une remise en ordre de l'aire d'établissement et l'élévation d'un petit remblai méridional qui repousse les limites de la plate-forme vers le sud. Selon les théories de Lathrap et de Marcos (op. cit.), le Développement Régional coïncide avec une hiérarchisation des sociétés côtières et avec l'émergence d'une caste dirigeante: les caciques. Ce changement architectural pourrait en découler. Toutefois, la présence d'une construction identique sur la tola 50 suggère l'adoption généralisée d'une architecture nouvelle sans qu'il y ait différenciation entre les membres de la communauté, à moins que ces deux monticules n'aient eu, à ce moment-là, une fonction et un rang spécifiques (maison de dignitaire). Ce plan quadrangulaire est d'ailleurs rapidement abandonné, le climat tropical ne convenant peut-être pas au clayonnage. Une influence extérieure (de la Sierra?) n'est pas à exclure pour expliquer cette tentative. Par la suite, le plan ovale, hérité du Valdivia, sera de nouveau la norme jusqu'à l'abandon définitif du site (Guillaume-Gentil et Ramírez, 1998).

Seules deux élévations succèdent à cette occupation. Dans un premier temps, les villageois utilisent la matière première issue des murs d'argile en partie effondrés pour construire la nouvelle plate-forme. Elle est si perturbée qu'il est impossible de discerner les traces d'une quelconque activité anthropique à sa surface. Une phase de remblai, légèrement plus tardive, soutient le sol archéologique le plus riche de toute la séquence stratigraphique. Il correspond aussi à l'arrêt de la construction du monticule. Désormais, le site a atteint son aspect actuel, composé de 15 tolas positionnés symétriquement autour des deux grandes buttes centrales. L'espace est même insuffisant puisque des maisons s'élèvent tant au nord qu'au sud. L'époque des champs cultivés sur la terrasse est bien lointaine.

Les causes de l'abandon ne sont pas connues. Il n'y a aucune trace d'incendie général, ni d'ailleurs d'éruption volcanique, qui pourrait fournir une explication logique. La nature reprend ses droits et forme une couche humique sur laquelle se dépose les rejets pyroclastiques du Tungurahua ou de l'Atacazo. Dès lors, les traces de colonisation du site deviennent plus sporadiques. Durant plus de 6 siècles, la présence humaine sur la terrasse de San Juan disparaît, c'est-à-dire durant une période comprenant le Développement Régional final et l'Intégration initiale. Deux brèves occupations s'ensuivent dont l'une subit l'explosion du Quilotoa vers l'an mil. D'une violence inouïe, cette éruption dépose une couche de 200 m d'épaisseur aux abords du cratère et de 30 cm sur le site distant de 32 km. Les ultimes traces anthropiques sur la tola 45 sont peut-être à peine antérieures à la colonisation espagnole.

Bibliographie

- ECHEVERRÍA ALMEIDA, J., 1983, *Los primeros poblados. Nueva Historia del Ecuador, época aborigen I*. AYALA MORA, ENRIQUE, éditeur. Quito, Corporación Editora Nacional, vol. 1, pp. 181–205.
- MEGGERS, B.; EVANS, C.; ESTRADA, E., 1965, *The early formative period of coastal Ecuador: the Valdivia and Machalilla Phases*. Washington D.C., Smithsonian Institution Press.
- GRABER, Y., 2000, *Projet La Cadena-Quevedo-La Maná: étude de la terrasse du site 1b*. Interprétation des dépôts naturels et anthropiques constituant le substrat du site étudié en 1997 et 1998. Mémoire de licence non publié, Université de Neuchâtel, Suisse.
- GUILLAUME-GENTIL, N.; RAMIREZ GUILLAUME-GENTIL, K., 1996, *Projet La Cadena-Quevedo-La Maná: recherches archéologiques dans le nord du bassin du Rio Guayas, Equateur*. Rapport annuel, Zurich-Berne-Vaduz, FSLA, pp. 1997, *Projet La Cadena-Quevedo-La Maná: recherches archéologiques dans le nord du bassin du Rio Guayas, Equateur*. Rapport annuel, Zurich-Berne-Vaduz, FSLA, pp. 43–83. 1998, *La Maná: recherches archéologiques dans le nord du bassin du rio Guayas, Equateur: étude préliminaire d'un site à modèle régulier*. Rapport annuel, Zurich-Berne-Vaduz, FSLA, pp. 57–99. 1999, *Avances de los trabajos de elaboración del Proyecto arqueológico La Cadena-Quevedo-La Maná*. Rapport annuel, Zurich-Berne-Vaduz, FSLA, pp. 35–59.
- GUILLAUME-GENTIL, N., 2000, *Estudio de un sitio con tolas (montículos artificiales) y con modelo regular: aproximación cronológica de su construcción mediante las tefras. Hier et aujourd'hui ou le sens de l'objet*. Genève, Société Suisse des Américanistes, bulletin 63, pp. 25–55.
- HALL, M.; MOTHE, P., 1994, *Tefrocronología holocénica de los volcanes principales del valle interandino, Ecuador. El contexto geológico del espacio físico ecuatoriano. Neotectónica, geodinámica, volcanismo, cuencas sedimentarias, riesgo sísmico*. Quito, Corporacion Editora Nacional, pp. 47–69.
- HILL, B., 1975, *A new Chronology of the Valdivia Ceramic Complex from the Coastal Zone Province, Ecuador. Nawpa Pacha*, 10–12, Berkeley, pp. 1–32.
- LATHRAP, Donald W., 1987, *El Ecuador antiguo: cultura, cerámica y creatividad 3000–300 a. C.* Chicago, Field Museum of Natural History, 2^e édition.
- LIPPI, R., 1998, *Una exploración arqueológica del Pichincha Occidental, Ecuador*. Quito, Museo Jacinto Jijón y Caamaño, Pontificia Universidad Católica del Ecuador.
- MARCOS, J.; OBELIC, B., 1983, *El origen de la agricultura en el Ecuador, Nueva Historia del Ecuador, época aborigen I*. AYALA MORA, ENRIQUE, éditeur, Quito, Corporación Editora Nacional, vol. 1, pp. 129–180. 1997, *La cronología absoluta del Ecuador prehispánico: la combinación de las relaciones estratigráficas y los fechados por C-14 y TL*. Quito, conférence au sein du 49^e congrès international des américanistes, 7–11 juillet 1997.
- PORRAS, P., 1987, *Nuestro ayer: manuel de arqueología ecuatoriana*. Quito, Centro de Investigaciones arqueológicas.
- ZEDEÑO, M., 1993, *Analysis de cerámica Chorrera del sitio Peñon del Río*. Guayaquil, Centre de Estudios Arqueológicos y Antropológicos (CEAA).
- ZEIDLER, J.; PEARSALL, D., 1994, *Arqueología regional del norte de Manabí, Ecuador, vol. 1*. Medioambiente, Cronología cultural y Subsistencia prehistorica en el valle del Río Jama. Quito, Ed. Libri Mundi Enrique Grosse-Luemern.